

12510. dd. 22.

LA
TRENTAINE
DE
CITHERE.

A.F.

TERMINATE



1575

Cythere

LA
TRENTAINE
DE
CITHERE.

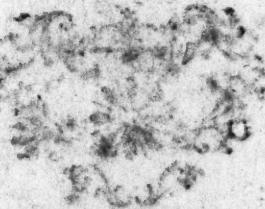


A LONDRES.

M. DCC. LIII.

TRANSLATION

OF



A. J. DODGE

W. DODGE. MUR.



LA
TRENTAINE
DE
CITHÈRE.

AMOUR voyoit ses
Temples changés en
autant de déserts. Son
nom n'étoit plus que le pré-
texte de la galanterie ; il étoit
fui, méconnu, raillé. Les lieux
où il étoit le plus oublié,
étoient ceux où il étoit le

A

2 LA TRENTAINE
moins offensé. Frapé de l'in-
gratitude des hommes, il vous
lut songer à la vengeance ;
mais il n'agit pas aussi prompt-
tement qu'il s'étoit décidé, &
la réflexion fit triompher le
caractere.

Plusieurs légions de jeunes
Amours furent envoyées dans
le terrestre séjour pour repré-
senter aux indignes mortels,
non leurs crimes, mais leurs
erreurs.

Cet ordre, digne de la bon-
té de leur divin Maître, fut
d'abord exécuté avec un zèle
admirable ; mais les hommes
étoient trop corrompus pour

DE CITHÈRE. 3

se rendre à de simples reproches. Les jeunes Amours eurent le temps de vieillir avant même d'être parvenus à se faire entendre, & en vieillissant, nourris de l'air empoisoné qu'ils avoient respiré, ils respirerent insensiblement avec lui les erreurs qu'ils venoient condamner.

L'Amour s'étoit endormi au moment qu'ils étoient partis, persuadé qu'ils trouveroient beaucoup de difficulté à se faire écouter, & pour s'épargner le chagrin d'être témoin de sa décadence, il avoit dormi vingt ans. En s'
A ii

4 LA TRENTAINE

veillant il vit que tout, jusqu'à ses Ambassadeurs, étoit corrompu, & qu'il ne figuroit plus que dans les cercles bourgeois.

Ah ! párbleu, dit-il, (c'étoit la première fois qu'il jurroit) cela est trop fort; on me prend pour un pantin; j'y mettrai bon ordre.

Il fit publier qu'il cédoit tous ses droits à Vénus; qu'il ne vouloit plus se mêler des affaires des mortels; que cependant comme il pouvoit y avoir encore quelques ames dignes de ses faveurs, il ne vouloit point prendre un parti trop général,

DE CITHERE. 5

& qu'il ordonnoit un Carême à Cithere, qui commenceroit trois jours après, afin de pouvoir discerner les vrais Amants, & les récompenser.

Il restoit alors fort peu de cœurs sincères sur la terre. Malgré cette singuliere disette, Cithere fut plein le lendemain. Il n'y a point de lieu quelque vaste qu'il puisse être, qui ne soit bientôt rempli, dès que le vice masqué peut s'y promettre le prix de la vertu.

Il établit des Tribunaux particuliers où chaque Amant, pour mériter ses faveurs,

A iij

LA TRENTAINE
viendroit se repentir, & faire
l'aveu des crimes qui l'en
avoient rendu indigne. Il or-
donna un jeûne de trente
jours qui seroit précédé &
terminé par une orgie gé-
nérale, & pendant lequel de
vieux Amours, qui avoient
blanchi dans le commerce
des Grands, & qui con-
séquemment connoissoient
tous les vices du cœur hu-
main, réciteroient publicue-
ment des discours édifiants &
métaphysiques.

La première Orgie fut cé-
lébrée avec une fureur sans
exemple. On eut dit que c'e-
toit le premier jour de l'A-

DE CITHERE. 7

mour ou le dernier de la débauche. Le plaisir alloit être défendu, il reprovoit tous ses charmes que le grand usage lui avoit fait perdre.

Il y eut Bal masqué le soir dans le Temple, & ce spectacle fit naître des événements singuliers, qu'on ne peut s'empêcher de rapporter.

La grosse *Mélite* y parut déguisée en bergère. Elle attaqua *Moncade* qui l'avoit toujours dédaignée, & qui cessat alors de la dédaigner, parce qu'il ne la reconnoissoit pas.

Elle l'entraîna dans un arrière cabinet. Il ne se fit pres-

LA TRENTAINE
fer fut rien : mais lorsqu'il fallut
lui confirmer son goût & sa
complaisance , ils éprouverent
le contraire de la chan-
son , qui dit *qu'il n'en coûte*
que quand on sort.

Mélite ne trouva pas l'aventure plaisante ; elle eut pourtant ce courage , cette dissimulation que donne l'habitude au malheur. *Moncade* se tourmentoit & ne se justifioit pas. Trompé enfin par une lueur perfide , mais réduit encore à la nécessité des ressources , il employa celle des reproches.

Vous êtes trop réservée ,
lui dit-il ; ne voyez-vous pas

DE A CITHERE.

qu'il faut s'aider , & qu'au-
jourd'hui cela est tout simple?
Otez donc ce mouchoir , re-
condez-moi , vous êtes dé-
concertée comme si vous ar-
riviez de province.

Melite , autorisée , mit la
docilité à la place de la co-
lère , & Dieu scait comme
elle se démena , mais tout
fut inutile ; s'ils avançoient un
pas , ils en reculnoient deux.

Allons , dit *Moncade* , je vois
bien que mon sort est jetté.
Démasquez-vous , que je voie
ces beaux yeux , ce beau
tein , cette belle bouche , que
j'y puise l'innocence & l'i-
vresse.

LA TRENTE AINE

Mélite ôta son masque.
Quoi c'est vous ? s'écria *Moncade* en colère ; ah, parbleu, je ne m'étonne pas... Scachez, Madame... au surplus cela est tout simple ; il est permis de recourir à l'imposture, quand on n'a plus qu'un masque pour ressource.

Moncade disparut ; *Mélite* resta noyée dans ses larmes. Le dépit est la plus sensible douleur des femmes. Son désespoir ne dura pas. Pour sentir un désespoir durable, il faut avoir des vertus.

Misapouf se promenoit seul & cherchoit fortune. Il entend

DE CITHERE.

une femme pleurer à petit bruit ; il s'approche d'elle , & souhaite de la pouvoir consoler. On est toujours attendri par les larmes quand on est disposé au plaisir.

Madame , lui dit-il , je vous entends pleurer , votre douleur passe dans mon ame , puis-je sans témérité aspirer à la partager. Ah ! laissez-moi , s'écria Mélita , je suis inconsolable. Madame , on l'est toujours , & on ne l'est jamais. J'ai vu tant de douleurs finir... Oh ! la mienne est éternelle , je ne suis pas de ces femmes qui se consolent.

12 LA TRENTAINE

Il l'avoit reconnue au son de
sa voix. *Mélite*, reprit-il en se
mettant à ses genoux, je cest
Misapouf qui vous parle ;
vous dire mon nom, c'est
vous apprendre ma dou-
leur, & peut-être mes titres.
Vous savez combien je suis
tendre & compatissant ; vou-
driez-vous qu'ayant vainement
voulu sécher vos lar-
mes, j'emportassé dans le
fond de mon cœur tous les
chagfins que vous ne voulez
pas faire finir ? *Mélite*, dai-
gnez m'entendre & me croi-
re. Ce beau jour doit-il être
celui des pleurs ! L'Amour

nous rassemble, le plaisir doit nous conseiller. Vous pleurez demain en liberté, s'il faut des larmes à votre consolation, mais travaillez-y du moins dès aujourd'hui. *Melite* la douleur nous trompe, & n'est jamais pour le cœur même qu'elle abuse le plus, qu'une folie touchante ; le plaisir nous éclaire & nous ramène toujours à la raison qui est dans le mépris d'une douleur aveugle.

Un air de maxime est toujours un piège certain pour une femme facile à séduire. *Misgouf* ne dit plus rien,

14 LA TRENTAINE
mais la persuasion étoit dans
ses regards, dans ses gestes,
sur toute sa personne. Mé-
lite ne trouva pas un seul
mot à répondre ; elle se rendit
& parut prendre tant de plai-
sir, que *Misapous* crut pres-
que avoir fait une conquête.

Ils furent interrompus par
la jeune *Lise* qui étoit pour-
suivie par l'amoureux *Iphis*,
& à qui ils céderent la place.
Lise fuiroit pour échaper
aux tendres importunités de
son Amant. Ce n'étoit pas la
vertu qui combattoit en elle ;
non éclairée par l'amour,
elle ne respectoit plus que sa

passion , mais en perdant ses préjugés , elle n'avoit pas perdu ses délicatesses. *Iphis* étoit dévoré du feu des désirs ; il ne voyoit plus que dans les yeux de sa Maîtresse ; il vouloit devenir heureux. *Lise* partageoit son ardeur , mais elle ne pouvoit consentir à un bonheur indiscret , elle craignoit d'être examinée ; la pudeur faisoit sa résistance.

Cruelle *Lise* s'écria *Iphis* en tombant à ses genoux , est-ce le plus tendre Amant qu'aujourd'hui tu oses accabler de tes rigueurs ! Peux-tu méconnoître l'Amant qui t'adore

46 LA TRENTAINE
aux yeux du Dieu qui fait aimer ? Non , répondit *Lise* tremblante de frayeur , je ne veux pas te méconnoître , je partage tes feux , je sens aux désirs que tu m'inspires , que je dois ne te rien refuser ; mais songe en quel lieu nous sommes ! si quelqu'un entroit , si nous étions surpris... Quoi , reprit *Iphis* , tu crains les témoins ! ah , tu n'aimes point , puisque tu réfléchis ; que n'ajoute ton indifférence ? Je respecte ta gloire autant que toi-même , mais peut-elle être blessée d'un bonheur que j'ai mérité ! Dans le Temple du tendre

tendre amour, lorsque l'on est pressée par son Amant, on ne doit rougir que de ne pas aimer. Mais, poursuivit *Life*, ne peux-tu différer un moment ? Passons dans les jardins. Non, répondit *Iphis* désespéré, c'est dans ce lieu même, c'est dans ce même Salon où j'ai éprouvé ta rigueur, que je veux triompher de tes scrupules. Je veux t'apprendre à aimer ; tu crains les témoins, & moi je les recherche ; je veux que l'univers s'enflame du feu dont je suis consumé, & qu'une ivresse générale soit le terme de

18 LA TRENTAINE
ta résistance, & la preuve de
ton injustice.

Lise se rendit enfin, & ce
qu'elle avoit prévu ne man-
qua pas d'arriver. Ils furent
surpris. La nouvelle en fut
bientôt répandue dans toute
l'étendue du Temple. Com-
me c'étoit-là une chose de fait,
tout le monde voulut en ju-
ger par soi-même. Le desir
fut le prix de la curiosité. Le
feu de l'Amour se répandit
dans tous les cœurs. Le spec-
acle du bonheur est toujours
nouveau & toujours séduisant.
Bientôt on ne vit plus que des
groupes d'Amants heureux.

DE CITHERE 19

La tendre pudeur combattoit
encore dans quelques coins ;
mais sa résistance irritoit &
n'intimidoit pas ; ce qu'elle
refusoit de donner faisoit le
prix de ce qu'elle laissoit pren-
dre ; ses refus étoient des fa-
veurs.

Que ce jour ne peut-il se
renouveler encore ! Que ne
puis-je voir aujourd'hui dans
ce même Temple la fausse
Cinoë, l'hipocrite *Alvire*, la
méprisable *Cidalise* ; je les ver-
rois perdre en grimaces & en
jeu d'éventail le doux instant
de sentir & de jouir, & dans
les bras de ma *Sylie*, leur

Bij

20 LA TRENTAINE
odieuse fausseté seroit le pre-
mier charme de mon bon-
heur.

Au milieu d'une assemblée
aussi nombreuse, on n'enten-
doit que le bruit du plaisir; cha-
cun s'exprimoit comme il sen-
toit, & personne ne rougissait
de son indiscretion. Ici on di-
stinguoit de doux soupirs, là
de tendres cris, plus loin des
cris plus forts. Le mystère
eut blessé l'Amour; toutes les
flammes étoient devenues in-
nocentes, tous les objets
étoient égaux. Roxane y re-
cevoit le tribut de Roscius;
Julie étoit dans le bras d'O-

vide, on osoit avouer sa sensibilité, sa facilité, son amant & l'on étoit justifiée par le plaisir.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, on entendit une voix s'élever. C'étoit celle de la généreuse *Aminte*. Non, disoit-elle, au voluptueux *Lindor*, je ne veux point ; tu dois être fatigué, j'aime mieux ta santé que mes plaisirs. Quoi, répondoit *Lindor*, tu veux que je la consulte quand tout m'invite à en mépriser le soin. Ah ! tant de prudence n'est point au pouvoir d'un Amant enflammé, j'aurai assez vécu

22 LA TRENTAINE
quand je t'aurai prouvé que
je t'aime. Mais, reprovoit
Aminte, ne me l'as tu pas assez
prouvé? il n'y a pas encore une
heure que tu m'en as vue si bien
convaincue! à mes seuls plai-
sirs tu as dû juger combien je
me croyois aimée. Eh bien,
poursuivoit l'indocile *Lindor*,
c'est parce que tu as trouvé
tant de plaisir à le croire, qu'à
présent je me fais un dévouï
de t'en convaincre encore.
Les vrais devoirs d'un Amant
commencent aux plaisirs d'une
Maîtresse.

Aminte ne voulut point se
rendre, mais *Lindor* ne voulut

lut pas céder. Il avoit de l'avantage sur elle. Elle ne combattoit qu'avec des sentimens; il attaquoit avec des armes plus réelles. Il remporta enfin une victoire délicieuse. Jusqu'à ce moment il n'avoit été heureux que par l'attrait des plaisirs, il le fut alors par le sel des rigueurs. Ce qui prouve qu'une femme a toujours quelque chose à donner.

Le Carême commença le lendemain. Le jeûne ordonné consistoit en une abstinence scrupuleuse de tout plaisir de l'Amour. J'ai dit que quelques

24 LA TRENTAINE

uns des Ministres étoient nommés pour reprocher aux Amantes leurs erreurs & leurs fautes , dans des discours publics. D'autres étoient préposés pour recevoir dans des Tribunaux particuliers l'aveu des crimes qu'on avoit à se reprocher. Il y avoit aussi des Tribunaux où l'on devoit accorder des dispenses plus ou moins étendues , suivant que les motifs qu'on auroit d'en demander , seroient plus ou moins valables. Le dernier jour du Carême devoit être marqué par les faveurs de l'Amour , suivant qu'on les auroit méritées,

L'Amour

L'Amour aimoit alors Psy-
ché. Eloigné d'elle depuis
quelques jours , il voulut la
rejoindre ; il crut que c'étoit
ne point quitter Cithère que
d'y laisser des Ministres dont
il avoit longtems éprouvé le
zèle & la fidélité. L'événe-
ment prouva qu'il avoit trop
accordé à la confiance.

Entre plusieurs discours qui
furent récités , & que je n'o-
serois même extraire , il en est
un que tout mon respect pour
la saine morale ne me dispense
pas de rapporter. Loin de me
dissimuler que les maximes
en sont pernicieuses , j'avoue
qu'il m'en coute pour me fa-

26 LA TRENTAINE
crifier au devoir d'Histo-
gien.

DISCOURS.

O vous qui venez m'écou-
ter, vous que je dois croire
animés de l'esprit du Dieu que
j'adore, ames sensibles & con-
séquemment heureuses, ado-
rez avec moi le Dieu qui vous
rassemble, écoutez ses leçons
& vous chérirez ses loix. Je
ne viens point vous imposer
des devoirs trop austères; la
fidélité & la foiblesse doivent
être des plaisirs, si l'Amour
en est un. Eh, qui peut dou-
ger que l'Amour ne soit un

C

plaisir ? En naissant on se sent entraîné vers lui ; en croissant en âge, on n'a des satisfactions que parce qu'on aime, ou des chagrins que parce qu'on n'aime pas ; en vieillissant, on ne languit que parce qu'on n'aime plus. Le cercle des objets du monde est bientôt parcouru ; dès qu'on l'a simplement envisagé, il devient une prison affreuse ; il n'est varié que par des peines. L'Univers est le cercle d'un Amant. La nature se renouvelle & s'étend tous les jours pour lui. L'öt accable le Riche indifférent ; dans la bourse d'un objet sen-

28 LA TRENTAINE

sible, il devient le moyen d'un bienfait. L'Amant qui donne sent véritablement qu'il aime; sa flamme se renouvelle par ses dons. La gloire des rangs n'est qu'un brillant esclavage, pour qui conque n'est qu'homme d'Etat; cette gloire n'a des charmes réels que lorsqu'elle peut s'étendre sur un objet aimé. Les respects publics, quand nous en sommes dignes, ne nous font guères sentir que nos devoirs; & si nous ne les méritons pas, ils ne sont pour nous que d'onéreuses usurpations. Nous les méritons dès que nous aimons; en se répan-

dant sur l'objet de notre amour, ils deviennent un bien propre & légitimement acquis ; nous sentons l'innocence & la vérité de notre élévation par le bienfait de notre tendresse. Aimons donc, aimons de toute l'étendue de notre cœur ; mais en aimant, songeons surtout à nous rendre dignes de notre propre ardeur ; envirageons un plaisir comme le motif d'une vertu. On offense également l'Amour en se permettant ou se refusant trop de plaisirs. Une Maîtresse n'est pas plus innocente de refuser ses faveurs lorsqu'elle est sûre

30 LA TRENTAINE
d'être aimée , qu'un Amant de-
s'en rendre indigne lorsqu'il
les a obtenues. On se fait des
devoirs suivant les idées qu'on
adopte ; on veut aimer & l'on
croit d'aimer bien , sans son-
ger qu'une tendresse impar-
faite est une ingratitudo. Les
faveurs font le sceau des sen-
timens ; les accorder n'est point
faire un don , c'est simplement
faire un acte de justice ; la re-
connaissance d'un Amant leur
donne un nom flatteur , c'est
lui qui fait un don. Mais s'il
n'est pas permis de les refuser ,
il est encore moins permis de
s'en rendre indigne. Je ne dis

pas qu'on doive se faire un devoir d'une constance onéreuse; il est même permis de cesser de feindre, quand malgré soi, l'on cesse d'aimer. Mais les procédés doivent alors prendre la place des sentimens, & l'on doit sur-tout avoir bien combattu, & s'être bien éprouvé avant que de se permettre de dire qu'on n'aime plus. Voilà tout le dogme du Dieu qui m'inspire, voilà tout ce qu'il exige de vous; si vous vous montrez soumis à ses volontés, vos plaisirs feront vos récompenses. Si au contraire vous mécon-

C iv

32 LA TRENTAINE
noissez par une indigne con-
travention , les faveurs que
vous en avez déjà reçues ; les
fatigues de l'inconstance , la
honte de la débauche , & le
vuide affreux du dégoût , se-
ront votre châtiment & sa
vengeance.

Ce discours fut beaucoup
plus long que je ne le rap-
porte , mais il se réduisait à ce
que je viens d'en extraire.

Ce Ministre avoit autrefois
été un de ces Amours libe-
tins qui se plaisent à souffler
sur la Terre la perfidie & la
débauche. Pénétré d'un re-
pentir sincère , les remords

l'avoient attaché au sanctuaire de l'Amour. Il avoit une de ces phisionomies nobles & douces avec lesquelles on persuade si aisément. Les Auditeurs touchés de son zéle se crurent convertis, & dès le lendemain tous les Tribunaux se trouverent pleins d'Amans qui venoient se repentir & s'accuser.

Tous les Directeurs avoient un nom particulier que l'Amour leur avoit donné, suivant leur caractère.

Emilie choisit *Tendre* pour le sien, & courut s'accuser à lui des fautes qu'elle se reprochoit,

34 LA TRENTAINE

Emilie avoit un de ces cœurs avec lesquels on croit toujours devoir s'accuser. Elle aimoit tendrement, mais elle ne se trouvoit pas assez sensible au plaisir, & dès-lors elle se croyoit coupable. Ses fautes n'étoient donc en quelque façon que ses propres vertus; le Directeur s'en douta en la voyant paroître, mais il l'écouta, parce qu'il faut toujours écouter un cœur tendre.

— Je viens, lui dit-elle, rougir devant vous de ma coupable indifférence. J'ai honte de paroître aux yeux de l'Amour avec un cœur si peu di-

DE CITHERE. 39
gne de lui. J'ai cru jusqu'à ce
jour que mon repenir pou-
voit diminuer mon crime ; à
présent que votre zèle m'é-
claire, que l'amour se peint
dans vos préceptes avec tous
ses droits, je sens qu'aux yeux
du Dieu qui fait aimer, la hon-
te de n'aimer pas ne tient pas
lieu d'amour.

Votre aveu m'étonne, lui
dit *Tendre*, d'un ton propre à
la rassurer. S'il est vrai que
vous n'aimiez pas, les phisio-
nomies sont donc bien trôm-
peuses ; en vous voyant, jau-
rois juré que vous aimiez
beaucoup.

36 LA TRENTAINE

Ce n'est pas que je sois tout à fait insensible , répondit-elle , peut-être même qu'à ma place une autre croiroit aimer assez ; mais je me juge avec beaucoup de rigueur , parce que je m'imagine qu'en amour l'indulgence pour soi-même conduit à l'ingratitude , & je me fais autant de devoirs que je voudrois avoir de sentimens.

Avec autant de sévérité , on n'est pas loin de la perfection de l'Amour , reprit *Tendre* , mais détaillez-moi les fautes que vous vous reprochez.

J'ai un Amant, poursuivit-elle, un Amant que Vénus eut choisi elle-même. Ses yeux sont le trône de l'Amour, ses procédés en retracent sans cesse les loix, son langage est celui de la passion; qui le voit sent qu'il faut aimer, qui l'entend, prend à plaisir. Avec un Amant aussi tendre, je devrois ne respirer, ne sentir, ne songer qu'à l'Amour. Loin de me remplir de mon bonheur, je ne songe qu'à ce qu'il m'en a couté pour assurer le sien. Une terreur secrète m'agit sans cesse. Se met-il à

38 LA TRENTAINE
mes genoux, je crois toujours
qu'il va me demander quel-
que nouveau sacrifice, & je
fuis toujours troublée; je ne
sens point ses désirs, je vou-
drois les partager, & me croi-
re justifiée, je cede à ses im-
portunités, j'ignore ses plai-
sirs, & je ne sens que mes
terreurs.

Emilie se tut. La confusion
étoit dans ses yeux qu'elle
n'osoit lever. Les fautes dont
elle s'accusoit, répandoient
sur ses lèvres le charme de la
séduisante innocence. Une
douce agitation donnoit à son
sein le vif éclat des roses. Sa

gorge indiscrete & timide, par ses mouvemens inégaux, sembloit fuir la témérité des regards, & la vouloir faire naître. Un tendre repentir lui donnoit tout ce qu'elle refusoit au plaisir.

Tendre eut voulu dans ce moment cesser d'être simple Directeur, & peut-être cessa-t-il de l'être. Vos fautes, lui dit-il, ne sont point des crimes, mais elles sont de la même conséquence pour l'Amant qui vous aime. Devenez plus complaisante, ne refusez point, & ne comptez jamais.
Le courage d'une Amante est

40 LA TRENTAINE
dans le don de ses faveurs ;
on se rassure en cédant. Lors-
que votre Amant vous pres-
sera de vous rendre , re-
présentez - vous des arbres
sans fruits , des jardins sans
fleurs , un rossignol sans ra-
mage , un gazon sans verdure ,
une belle sans couleur ; vous
sentirez que le plaisir d'une
tendre union manque à tous
ces objets , vos yeux seront
blessés , vous vous peindrez
d'autres objets plus riants ,
plus dignes de vos regards , &
vous trouverez les secours
de l'Amour dans ces nuances
de la nature.

Emilie

Emilie promit de faire ce qu'il lui ordonnoit, & il la congédia en applaudissant à sa docilité.

Pendant qu'*Emilie* étoit aux genoux de *Tendre*, *Amarillis* ouvroit son cœur à *Persuasif*.

Amarillis avoit cette innocence qui tient lieu d'éducation aux Bergères. L'honnêteté naturelle la défendoit contre les desirs de son Amant auxquels elle eut voulu céder. On ne lui avoit pas appris à se défendre, ses préjugés étoient toutes ses armes.

Sa beauté sembloit avoir été formée de ses sentimens.

no up amolib. al D

42 LA TRENTAINE

Elle avoit tout ; douceur , vivacité , tendresse , naïveté . En avouant ses préjugés , elle faisoit respecter son innocence , il étoit impossible de la voir sans l'aimer ; mais l'amour qu'elle inspiroit , transformoit en vertu le desir qui le suivoit .

Tant que je suis restée dans mon hameau , disoit - elle à *Perusatif* , privée des leçons de l'amour , me faisant un devoir de ma résistance , je croyois qu'elle seroit aussi durable que mes idées ; à présent que j'ai respiré l'air séduisant de Cithere , &c que j'ai écouté le discours qu'on

nous a récité, je sens que je n'aurai plus longtemps la force de combattre; mais comment aurai-je le courage de céder?

— Ce courage est dans votre cœur que vous n'avez pas assez consulté, répondit Persuasif. Mais non, reprit-elle, mon cœur ne cessoit de me parler en faveur de *Daphnis*, je le consultois, & je me plaisois à voir ma répugnance contrariée par ses tendres mouvements; mais lorsque je venois à penser qu'en comblant les vœux de *Daphnis*, je n'aurois plus à ses yeux que les char-

Dij.

44 LA TRENTAINE

mes que sa tendresse me con-
serveroit , je me fentois alors
défendue par ma propre ar-
deur , & je croyois que je
n'aurois jamais de foiblesse.

Vous craigniez une chose
qui ne pouvoit point arriver ,
poursuivit *Persuasif*. Qu'on se
dégoute d'une femme qui
n'est foible que parce qu'elle
est facile ; cela est tout sim-
ple , & vous ne devez pas
vous en étonner. Mais les fa-
veurs que le tendre Amour
accorde , n'ont jamais le même
sort. Un Amant y puise une
ardeur nouvelle. Il étoit ,
avant de les obtenir , dans le

cas d'une plante disgraciée sur laquelle un ruisseau cruel ne daigne pas étendre ses eaux bienfaisantes , qui pérît languissante & inanimée dans l'oubli & la stérilité. Il devient , en les obtenant , une tige brillante qui marque ses plaisirs par ses charmes , & sa reconnoissance par sa fécondité.

Cela peut être commé vous le dites , reprit *Amarillis* , je puis m'être trop prévenue , je veux le croire , & j'avoue que j'aime à m'en flater ; mais quoique rassurée sur la constance d'un Amant , cela em-

46 LA TRENTAINE
pêche-t-il qu'on n'envisage
avec effroi ce moment où
l'on va éprouver pour jamais
sa fidélité ? Quand je me re-
présente qu'un seul mot ,
qu'un seul instant de foiblesse
donne à un homme des droits
si humiliants pour notre va-
nité , que ses yeux téméraires
volent par tout , & ne croient
jamais examiner assez , que
ses mains avides deviennent
maîtresses de mille choses
qu'on eut rougi de ne pas
soustraire même à ses regards ,
quand je me représente son
indocilité , son avidité , notre
dégradation enfin , je frémis ,

je crois ne plus aimer, & je n'envisage plus ce moment terrible, que comme le dernier de ma vie.

Votre terteur est naturelle, répondit Persuasif, & je ne m'attacherai pas à la combatte. Mais si vous scaviez combien ce moment que vous redoutés s'envole rapidement ! si vous scaviez combien le moment qui le fait apporte de changement dans les idées ? Il n'est pas que vous ne connoissiez quelque Bergere qui se soit rendue ; interrogez-là sur ce qu'elle sentit lorsque de son aveu,

48 LA TRENTAINE
elle se vit pour la seconde
fois dans les bras de son A-
mant. Elle vous dira qu'elle
eut donné tous les moutons
du hameau, pour un seul de
ses plaisirs ; que si elle ne ces-
sa pas de rougir des regards
curieux qui parcouroient ses
charmes, ce ne fut que parce
qu'elle ne s'en croyoit pas as-
sez ; qu'elle eût donné ses
plaisirs même pour avoir une
beauté de plus. Elle vous di-
ra encore, car je veux aller
au-delà de la sincérité, que
d'abord sa défaite lui couta
une grande douleur ; que per-
dant de vue l'importance de
ce

ce qu'elle accordoit, toutes ses idées se réunirent à ce qu'elle souffroit; mais elle ajoutera que le moment d'après sa douleur transformée en plaisir, devient le premier charme de son bonheur, & que si elle continua de souffrir, ce ne fut que pour jouir mieux, & accorder davantage. Interrogez, vous dis-je, interrogez une Bergere, interrogez-en mille, vous les trouverez toutes d'accord dans leurs réponses. Mais pourquoi chercher hors de vous-même des lumières & des sûretés? Vous aimez Daphne,

50 LA TRENTAINE

ins , vous avez du plaisir à l'aimer , voilà l'ami que vous devez consulter ; les leçons de plaisir sont dans le plaisir même.

Amarillis combatit encore Persuasif qui lisoit dans son cœur , termina ses conseils par une question. Il lui demanda si elle croyoit que ses rigueurs dureroient encore longtems. La Bergere rougit. Il prit sa rougeur pour un aveu , & il la congédia.

Le jaloux *Ragutio* porta son repentir aux genoux de *Susceptible*.

Vous allez entendre , lui

dit-il, l'aveu d'un homme singulier. Je me donne ce titre, parce qu'en effet il me convient ; vous allez en juger vous-même. Je ne vous dissimule pas mon caractère, parce qu'il est trop vrai que je ne suis pas pur aux yeux de l'Amour ; mais en rougir devant lui est tout ce que je puis : je me sens incorrigible ; mes principes font mes erreurs ; l'Amour commande la justice, mais ses loix n'agissent qu'après nos sentimens, & mon cœur formé d'une trempe singuliere, indocile & impérieux, ne veut obéir qu'à lui-même.

52 LA TRENTAINE

Je suis né à Rome. Mes premiers sentimens ont été des vertus. Porté à aimer par le caractère & par l'exemple, j'ai souhaité de plaire avant d'entrer dans le monde ; j'ai bégaié *je vous aime* en y entrant. Dans les premiers jours de ma passion, toute la nature n'offroit à mes yeux que le tableau de l'Amour ; tout le portoit dans mon cœur ; mon esprit agréablement abusé, croioit le voir partout heureux, innocent & sincère ; un Berger, un fat, une coquette ne m'offroient que le même objet sous des appa-

rences différentes ; la tendre-
se langoureuse, la vivacité ja-
louse ou téméraire, faisoient
le même effet sur mes sens ;
c'étoient toujours les mêmes
transports que je yoyois dans
des plaisirs différens.

J'aimois avec ardeur, avec
délicatesse, sans soupçons,
sans caprices, mes sentimens
fesoient mon bonheur, je les
respectois comme des de-
voirs.

Mon choix contribuoit à
ma passion. *Silvia* étoit jeune
& belle ; elle avoit cette
innocence, cette vivacité,
cette beauté avec lesquel-

54 LA TRENTAINE

Ies il semble qu'à quinze ans
on fait naître l'amour sous ses
pas.

Elle m'aima en me voyant,
sans me connoître, sans avoir
entendu mes soupirs ; son
cœur formé pour le mien, se
donna par le seul penchant de
se donner.

La séduction du retour fit
naître la témérité des désirs.
La première fois que je me
mis à ses genoux, ce fut pour
lui demander mon bonheur.
Je ne connoissois pas ce que
je demandois. En la voyant
j'avois senti des désirs, mais
les désirs mènent au bonheur,

& ne le font pas connoître.
Un préjugé d'éducation re-
tint ma langue sur mes lèvres,
je palis en la pressant, & je
ne lui dis que la moitié de
ce que je voulois lui dire. Le
même préjugé la fit palir
comme moi ; je vis dans ses
yeux du trouble, de la con-
fusion, mais je n'y vis point
de résistance. Je la pris dans
mes bras ; elle voulut se dé-
fendre, mes genoux trém-
bloient sous moi ; plus dé-
fendue par ma faiblesse que
par sa force, en me repouf-
fant elle tomba.

Sa chute devenoit un moyen

de l'arrêter.

56 LA TRENTAINE
de plus pour l'Amour. Je me
hatai d'en faire usage ; sa gor-
ge recut mon premier tribut ;
quelle gorge ! Le seul plaisir
de la voir eût suffi pour faire
disparoître la timidité. *suppos*

Comme i elle pressentoit
qu'elle auroit des choses de
plus grande conséquence à
défendre , elle défendit peu
celle-là. Je supposai qu'elle
perdoit ses scrupules , & j'os-
sai tirer de ce premier rayon
de victoire tout ce qui pou-
voit la rendre plus délicieuse
encore. Une supposition qui
mene au plaisir est une auto-
rité pour l'Amour , & une
excuse pour l'Amant.

Je portai ma main dans des lieux toujours mal défendus. *Silvia* voulut les soustraire à mon ardeur ; il n'étoit plus temps, j'avois prévu sa résistance, & je m'en étois fait de façon qu'elle n'auroit pu faire triompher la vertu, même en méprisant la douleur.

Elle se croyoit fachée, & crut me dire des choses fort dures. De simples discours ne m'auroient pas justifié. Cruelle *Silvia*, lui dis-je, tu veux me faire douter de ton amour, tu n'y peux parvenir, le plaisir de t'aimer m'a convaincu de ta tendresse, & je

58 LA TRENTAINE
n'écoute que mon ardeur.

A ces mots, insensible à ses cris, j'entendis autant qu'il étoit possible, mes séduisans avantages ; mais sa personne aussi parfaitement formée que sa beauté, m'opposa seule des obstacles plus grands que tous ceux qu'elle m'opposoit elle-même.

Mes efforts furent inutiles, il fallut me résoudre à tenir tout de son cœur. Ah, cruelle, lui dis-je, en imprignant mes bras dans les siens à force de les ferrer, cruelle *Silvia*, es-tu contente ? La nature en te formant si belle &

si parfaite , favorise-t-elle assez ton injuste rigueur ? Vois les pleurs qui coulent de mes yeux , peuvent-ils avoir des charmes pour toi , veux - tu que mon désespoir soit l'ouvrage de ta beauté ?

Silvia fut attendrie , la pitié parla pour l'Amour : fans se rendre , elle se rendit. Mon triomphe couta des pleurs à la vertu , & des larmes à la nature. Mais bientôt attendrie par ses sacrifices , animée par sa douleur , elle confondit ses soupirs dans les miens.

Mon bonheur fut extrême pendant longtemps. *Silvia* née

60 LA TRENTAINE
pour le plaisir, le faisoit sans
cesser renaître dans mon cœur;
je le puisois dans ses regards,
dans ses attitudes, dans ses
discours, dans ses baisers a-
moureux; elle scavoit m'en-
flamer par degrés, suspendre
ou précipiter l' enchantement;
l' occasion étoit toujours dans
son ardeur, les moyens tou-
jours dans ses yeux; jamais
trompé par des désirs com-
plaisans ou simulés, toujours
parfaiteme nt heureux, je l'é-
tois toujours véritablement.

Une affaire importante m'at-
tira pour quelque tems à Ci-
baris. Je quittai *Silvia* avec la

DE CITHERE. 61

douleur d'un Amant qui perd tout. Je ne trouvois des plaisirs qu'en elle, l'espoir de la revoir ne m'adouciffoit point le chagrin de la perdre. En songeant que je la revet- rois, je songeois que j'allois cesser de la voir.

Jeune encore, & n'ayant, depuis que j'étois entré dans le monde, occupé mon esprit que de ma passion, j'étois ignorant sur tout. Les moeurs du pays, le caractere des femmes, la fatuite des hommes, existoient loin de moi, & m'étoient parfaitement inconnus ; je voyois

62 LA TRENTAINE
l'univers des yeux d'un A-
mant enflamé : je croiois que
l'Amour étoit dans tous les
cœurs comme il étoit dans
le mien.

J'arrivai à Cibaris avec cet-
te prévention. Sans doute je
dus paroître un objet plaisant
& rare à ceux que mon ingé-
nuité mit à portée de me voir
de près.

Cibaris étoit alors le cen-
tre de tous les vices. Né pour
le sentiment & le supposant
dans tous les cœurs , il est
aisé de se représenter mon
étonnement au milieu d'ob-
jets si différents , de l'idée que
je m'en étois faite,

La gloire de l'amour m'étoit chere, je me fis un devoir d'éclairer les hommes, & conséquemment je m'attachai à les examiner.

Quel affreux spectacle frappa mes yeux désabusés, & quelle plume assez féconde, assez habile pourroit en faire le tableau!

Les femmes se rendoient par arrangement; à l'abri de la séduction, elles ne cedoient qu'au vice. L'une vouloit se faire une réputation, l'autre vouloit perdre celle qu'elle avoit; un amant étoit une ressource, & par précau-

64 LA TRENTAINE

tion on en avoit quatres à la fois. Dans le même jour, dans le même cercle, on affichoit une rupture, un nouveau choix & un nouveau goût. Une femme s'enorgueillissoit de son effronterie; quand par ses vices elle eût dû n'oser lever les yeux sur personne; elle les faisoit baisser à tout le monde. Moins une affaire étoit prévenue, plutôt elle étoit arrangée; dès le milieu d'un souper, la réparation de la nature étoit annoncée dans une femme, par des regards lassifs, & ses regards étoient alors l'insatiable signal de sa défaite.

défaite. Lorsque c'étoit un dîner qui donnoit lieu à ce chef-d'œuvre de dissolution, il arivoit souvent qu'une femme qui avoit regardé amoureusement trois objets différents avoit ayant la fin du jour trois Amans de plus.

Les hommes tout aussi corrompus que les femmes, étoient encore plus méprisables. Celles-ci n'affichoient que les faveurs qu'elles accordoient; ceux-là publioient les faveurs qu'ils n'obtenoient pas. Injustes, impérieux & méchants, ils ne demandoient pas, ils exigeoient. Un regard

66 LA TRENTAINE
apperçù, un seul mot écouté
devenoient des droits de ty-
rannie, s'ils n'étoient des titres
de faveur; on se déshonoroit
auprès d'eux par une foiblesse,
on s'y perdoit par un refus.
L'Amour pour eux étoit dans
la convenance, le plaisir dans
l'occasion; mais le bonheur
les fuioit, & à l'ennui répan-
du sur leur visage, à leur
perfidie, à leur inconstance, à
la brièveté de leur jeunesse,
& à leur vieillesse doulou-
reuse & rebutante, il étoit
aisé de voir que leur châti-
ment étoit dans leur propre
cœur.

Ce spectacle trop extraordinaire me fit faire de cruelles réflexions. La nature , me dis-je , n'a pas formé les femmes de Cibaris sur un modèle particulier. La corruption doit être dans tous les cœurs , & nos femmes que l'air enflammé d'Italie rend plus vives , doivent être encore plus fiables & plus faciles.

Cette réflexion trop naturelle s'imprima dans mon esprit. Dès-lors je n'envisageai plus le grand amour de *Silvia* & son art dans le plaisir , que comme les suites d'une extrême susceptibilité. Tout ce

68 LA TRENTAINE
qui avoit fait mon bonheur fit
mon supplice. L'affreuse ja-
loussie entra dans mon cœur
agité, je crus me voir oublié
& trahi.
Je quittai promptement un
funeste séjour. Mon retour
me parut d'une longueur infa-
nie ; je brûlois de revoir
Silvia, moins pour m'assurer
de sa tendresse que pour la
punir du trop d'ardeur qu'elle
m'avoit montré.
Deux choses m'avoient sur-
tout frappé dans mes fatales
observations. La promptitude
du dégoût dans les femmes
& la facilité de la faiblesse.

Je me promis de prévenir dans *Silvia* ces deux effets du tempéramment. En arrivant à Rome j'exigeai d'elle qu'il me fut permis de m'assurer de sa fidélité par un moyen dont j'avois entendu faire des plaisanteries, mais que je ne croyois pas en usage, même dans mon Pays.

Silvia y consentit, quoit qu'en murmurant. Depuis ce jour je porte toujours attachée sur mon cœur la clef de mon trésor. Cette précaution ne suffiroit pas à la sûreté de mon bonheur, qui ne peut être que dans l'Amour de ma

70 LA TRENTAINE

Maîtresse ; pour prévenir son dégoût , je m'efforce à irriter sans cesse ses désirs que je satisfais rarement. Par-là je tiens son cœur en haleine , & je m'assure d'autant de constance qu'une femme qui s'est rendue peut en avoir.

Silvia gémit souvent & se fâche toujours , sa peine fait mon plaisir. C'est une sorte d'empire que j'ai imaginé , qui ne doit ses charmes qu'à mon goût particulier & qui par-là ne peut qu'en avoir beaucoup.

Cependant je ne me justifie pas ces cruelles supercheries ,

DE CITHERE. 71

je sens que l'Amour doit les condamner. Mais je ne me résoudrai jamais à les faire finir. L'aveu de mon injustice est tout mon repentir.

Le Portrait que *Ragutio* avoit fait de *Silvia* eût séduit le cœur le plus insensible. Celui de *Susceptible* ne l'étoit pas. Indigné de ne voir qu'un Tyran dans l'Amant d'un objet adorable, il forma le dessein de venger la Nature trahie.

« Vous ne démentez pas, dit-il séchement à *Ragutio*, l'opinion que vous m'avez d'abord voulu faire prendre

72 LA TRENTAINE
de vous. Oui je vois que vous
êtes un Amant très-singulier,
mais scachez que dans le
Temple de l'Amour une singu-
larité barbare est un crime
odieux. Je vous plains d'avoir
de la passion pour *Silvia*, cette
passion farouche vous fera un
jour plus funeste qu'à elle-
même. Vous triomphez au-
jourd'hui par sa timide ardeur,
demain vous ferez abhorré &
vos remords feront sa ven-
geance.

A ces mots il fendit les
airs, & se rendit auprès de
Silvia.
Il tenoit de l'Amour l'art
de

de se rendre invisible. Il s'en servit pour pénétrer dans l'appartement de cette belle Romaine.

Il la trouva seule fondant en larmes & essayant vainement de briser les fers honteux qui souilloient ses plus charmans appas.

Susceptible fut pénétré jusqu'au fond du cœur de voir la beauté avilie par les chaînes de la férocité. Il eût à l'instant vangé son outrage ; mais la seule pitié ne le conduisoit pas auprès de cet objet charmant, la Nature partageoit le triomphe de la géné-

74 LA TRENTAINE
Josué; & pouvant commençer par ses regards curieux le bonheur qu'il espéroit, il osa préférer pendant quelques momens le plaisir de s'attendrir encore au désir de la consoler.

Quoi, se disoit *Silvia* en gémissant, suis-je donc condamnée pour jamais à une servitude affreuse! Cruel *Ragutio*, ton bonheur a-t-il dû faire ta défiance? Si mon ardeur devoit un jour te paroître un crime, pourquoi y puis-rais-tu des plaisirs si capables de se communiquer à mon cœur? Etoit-il possible

que j'apprisse l'art de t'en-
flammer sans m'enflammer
moi-même. Mon art & mon
amour ont fait ta jalousie. Tu
veux t'affûter ma tendresse.
Tremble de ne travailler qu'à
ma haine ; mon cœur n'est fait
que pour les sentiments ex-
trêmes , il faut qu'il hâsse
avec fureur ou qu'il aime
avec transport.

Aimez donc , s'écria *Suscep-
tible* en prenant une forme
palpable ; aimez , mais que ce
cœur formé pour la passion
soit le prix de l'amour le plus
tendre.

Silvia fit un cri de frayeur ;

G ij

76 LA TRENTAINE
en appercevant le Ministre ,
& voulut s'enfuir.

Objet digne des Dieux ;
poursuivit-il en tombant à ses
genoux , ne redoutez point
ma présence. La beauté mal-
heureuse est sûre d'être res-
pectée. Le Ciel qui vous
protége vous est garant de
l'innocence de mes desseins.
Je suis un des Ministres de
l'Amour ; aux attributs qui
me distinguent , vous devez
me reconnoître ; que ne
pouvez-vous me reconnoître
encore mieux aux sentimens
qui m'animent ! Votre mal-
heur est connu de l'Amour ,

vos larmes ont coulé dans son cœur, il vous protége, il vous admire ; il vous plaint. C'est pour vous vanger que par son ordre je me montre à vos yeux ; l'ardeur d'obéir n'est point en moi un mérite , en vous voyant j'ai senti que votre vengeance devenoit mon premier devoir.

Je reconnois l'Amour à ses bienfaits , répondit *Silvia* un peu rassurée ; il récompense mon respect pour ses Loix ; hélas ! c'est pour les avoir respectées que je suis malheureuse.

Vous cessez à jamais de
G iiij

78. LA TREN TAIN E

l'être, repuit *Susceptible*, en faisant tomber ses liens, mais en tenant votre liberté de l'Amour, n'étendrez-vous pas votre sensibilité jusqu'au Ministre fortuné qu'il a chargé de ses desseins !

Votre bienfait se confond avec celui de l'Amour, répondit-elle, vous partagez avec lui ma vive reconnoissance !

Ah ! *Silvia*, poursuivit-il, regardez-vous le service que je vous rends comme une dette ? Vous n'avez donc pas lu dans mon cœur ! La reconnaissance est un tribut trop

peu fait pour vous, la beauté
ne doit accorder que des fa-
veurs.

Silvia commença à com-
prendre ce qu'on osoit lui
laisser deviner. L'Amour pro-
pre flatté explique aisément
les énigmes de l'Amour. *Sus-
ceptible* avoit un air tendre &
sincère, ses regards amoureux
& modestes peignoient ses
sentimens & ses craintes ; il
paroifsoit aimer & craindre
de déplaire, mille Romainnes
se seroient rendues à moins.

Silvia n'échappa point à tout
le danger dont elle étoit me-
nacée ; mais comment oser

80 LA TREN T A I N E
écoutera, un ~~soy~~ penchant ~~un~~ si
prompt ! Comment oser s'ex-
pliquer sans détour ! ~~auoy~~

Susceptible fut aisément dans
son cœur ; il puisoit ses lu-
mières dans ses désirs. Il crut
que ce seroit lui prêter assez
de courage que de se servir
de tout le sien, & il devint
un peu entreprenant. ~~et de son~~

Que prétendez-vous faire ;
dit *Silvia* en détournant ses
mains ? Est-ce ainsi qu'on traite
un cœur reconnoissant ? J'ai
tort, répondit-il, si vous en-
visagez mon ardeur comme
une offense. Votre ardeur !
reprit-elle, j'ignore que vous

DE CITHÈRE 81
en ayez ; me méprisez-vous
assez pour croire que je doi-
ve regarder une témérité
comme un aveu. Ah ! *Silvia*,
poursuivit-il en tombant à ses
genoux, vous ne scavez que
trop que je vous aime ; qui
pourroit ne vous pas aimer.
Vous ne doutez point de mon
amour, je ne puis même
croire que vous le regardiez
comme un crime ; non, je
ne suis ici condamné que par
votre indifférence.

Quand cela s'éroit comme
vous le dites, reprit-elle, en
feriez-vous plus en droit d'at-
taquer mon cœur avec aussi

82 LA TRENTAINE
peu de ménagement ? Ce re-
proche n'est point injuste ,
répondit - il ; ce n'est qu'en
vous méritant par les plus
tendres soins qu'on peut se
permettre de vous adorer.
Mais , belle *Silvia* , il n'est
pas ici question de vous mé-
ritier , votre indifférence , que
vous ne daignez pas me diffi-
muler , me laissoit sans res-
source de ce côté-là ; vous
parler même de mon ardeur ,
c'eût été risquer d'ajouter à
votre insensibilité. En me fai-
sant sentir que vous ne m'ai-
miez pas , vous m'avez inter-
dit les soins , vous ne m'avez

DE CITHERE. 83

laissé que les téméritez. Il falloit vous etonner, vous écouvrir; j'ai frémi de ma situation, mais je n'ai pu me sacrifier au respect que vous m'inspiriez.

Silvia sentit bien qu'il ne se justifioit pas, mais il donnoit des raisons & cela suffit quand on devient faible. Elle le regarda un peu plus doucement.

Jugez vous-même de mon état, reprit-il, & si dans cet état cruel la délicatesse ne devient pas une victime qu'on doit nécessairement immoler. Je vous adore, & je vous

84 LA TRENTAINE

suis tout-à-fait indifférent ; je viens vous vanger d'un Tyran méprisable , & ce Tyran est l'objet que votre cœur me préfère. Je ne me flatte pas d'avoir des agréments supérieurs , mais je n'ai pas du moins des crimes à me reprocher avec vous; *Ragution* n'a obtenu vos faveurs que pour s'en rendre à jamais indigne ; moi j'ai voulu vous les ravir pour les adorer à jamais , par modestie , par un excès d'amour , & parce que je ne méritais pas qu'elles fussent un don.

Silvia ne répondit que par son silence animé. Elle étoit

déja séduite ; mais craignant ,
par décence , de le paroître ,
elle se défioit de son esprit.

L'esprit sert toujours mal
un cœur tendre qui se dé-
guise. *Susceptible* l'avoit vû
froncer le sourcil lorsqu'il
avoit prononcé le nom de
Ragutio ; ce seul indice eût
suffi pour lui confirmer son
bonheur ; il avoit de plus
beaucoup de connoissance des
femmes , beaucoup de cette
hardiesse déliée , toujours né-
cessaire auprès d'elles ; le pré-
texte de l'occasion , la légitimé
du desir , la sûreté du
moyen. Il employa avec tant

36 LA TRENTAINE
d'au tout sa passion & tous
ses avantages, que *Silvia* vain-
cus par le sentiment crut ne
céder qu'à la force.

Laissons le jouir d'un bon-
heur que l'esprit ne peut ren-
dre, & reprendons le fil de
notre histoire.

Pétronie vint d'un air coquet
se prosterner aux genoux de
Commode.

Pétronie étoit dans cet âge
où tout porte la coquetterie
dans l'esprit & l'amour dans
le cœur. Elle avoit la beauté
de Vénus. Le plaisir étoit
dans ses yeux, la persuasion
sur ses lèvres, la tendresse

dans sa phisionomie. En la voyant on sentoit quel l'Amour étoit un sentiment délicieux & qu'il devoit aisément triompher de la vertu.

Est-il bien vrai, dit-elle d'un ton naïf, qu'il faille se repentir, & que ce qui fait le bonheur ne soit pas toujours justifié par le penchant! Si j'en crois une morale austérie, un nouveau goût est un crime quand on a fait un choix. Cependant est-il rien de si naturel que de changer? L'Amour a-t-il voulu se contrarier & s'amuser du contraste de ses loix & de ses bienfaits? Notre sensibilité & no-

tre aïeul le Roi Supplice, dans un

long

88 LA TRENTAINE
tre inconstance sont égale-
ment son ouvrage. Pourquoi
en nous portant à aimer nous
porter à être infidèle.

Quoiqu'il en soit, soumise
à des loix trop sévères, je
viens m'accuser ; mais sou-
mise par l'esprit & rebelle par
le cœur, docile & peu per-
suadée, je ne sens pas que je
me repente, & je ne promets
pas de me repentir. Eh !
comment le promettrais-je ;
au moment que je m'accuse
de mes infidélités, je sens que
je ne me les rappelle que par
le souvenir de mes plaisirs.

Je n'avois pas encore quin-
ze ans, lorsque je vis *S. Isle*
pour

pour la premiere fois. J'avois déjà senti dans mon cœur des mouvemens trop distincts de tendresse & de coquetterie. Plaire & aimer fut pour nous l'ouvrage d'un moment. Nos cœurs ne se communiquèrent pas plus aisément ce qu'ils sentoient qu'ils ne se l'apprirent ; leur expression fut dans notre trouble , dans notre étourderie , dans un je ne sçais quoi que les Amans seuls éprouvent , & qu'eux-mêmes ne peuvent pas rendre.

S. Isle sûr d'être aimé , voulut se rendre heureux ; je ne dis pas bien , *S. Isle* reconnois-

90 LA TRENTATNE
fant, voulut me rendre heu-
reuse. J'essayai de me défen-
dre, peut-être en effet sou-
haitois-je de le pouvoir; mais
je ne connoissois la vertu que
de nom, & je sentois le de-
sir; en me défendant je sen-
tis que je m'enflammois en-
core, & je me rendis pour ne
pas éprouver toute ma foi-
blesse.

Comblée des plus doux
plaisirs, confondue dans un
Amant justement adoré, je
crus d'abord que mes brû-
lans desirs étoient le simple
effet de mon ardent amour,
que l'extrême goût du plaisir

H

DE CITHERE. 91
n'étoit en moi que la passion
diversement sentie, & que ce
n'étoit que mon Amant que
j'aimois dans tout ce qu'il me
faisoit aimer.

Mon erreur disparut bien-
tôt. S. Isle fut obligé de faire
un voyage de quelques jours.
Je n'avois pas été préparée à
son départ précipité. L'instant
en fut pris dans un de ces
temps critiques où les fem-
mes les moins sensibles sem-
blent recevoir un nouvel être
& ne peuvent guères répon-
dre de leur vertu.

Il y avoit près de six jours
que par cette raison, & mal-

H ij

92 LA TRENTAINE
gré mon ardeur, tout l'amour
de S. *Isle* n'avoit été qu'en
langage. Je commençois à
éprouver des désirs d'autant
plus vifs, que visiblement
convaincue de l'impatience
de mon Amant, je les nour-
rissois de la certitude de les
voir bientôt satisfaits. Je con-
noissois tous les rafinemens,
toutes les voluptés de l'A-
mour, & je m'en figurois mille
autres qu'en je brûlois de con-
naître. Le desir nous fait une
imagination nouvelle,

S. Isle partit au moment où
je me repaissois de ces idées
délicieuses. Accablée de son

départ , en le voyant disparaître , je crûs perdre avec lui jusqu'à ma sensibilité ; mais dès le soir même , forcée de me rendre dans une maison où je ne pouvois me dispenser de souper , j'éprouvai que la Nature & l'Amour peuvent se séparer dans les cas extrêmes , & que la fidélité nous est moins naturelle que le plaisir. Je vis qu'il restoit des hommes sur la Terre , & je sentis qu'ils étoient faits à l'image de S. Isle.

J'étois placée à table à côté d'un jeune étourdi aussi aimable que téméraire. Il louoit

94 LA TRENTAINE

mes charmes avec cet esprit
que donne l'envie de plaire ;
sans me connoître il admireroit
mon cœur, qu'à ma physiono-
mie, il jugeoit fait pour les
sennimens passionnés ; il re-
gretoit tous les sermens qu'il
avoit prodigués ; pouvois-je
jurer d'être fidèle , me disoit-
il , à des goûts passagers , &
pouvois-je espérer de le de-
venir. Ah ! je sens en vous
voyant qu'il eût fallu vous
ressembler pour mériter ma
constance. Ce n'est que dans
vos yeux qu'on trouve l'ex-
pression de l'Amour , & ce
n'est que dans vos bras qu'on

DE CITHÈRE. 97
peut en sentir l'yvresse.
Les femmes n'aiment point.
Ce n'est jamais le tendre
Amour qui les détermine ,
elles cèdent à la coquetterie
ou à la Nature ; leur conquête
ne flatte point , leur facilité
révolte , leur indifférence re-
bute , ou leur vivacité dé-
goûte ; vous ne leur ressem-
blez certainement pas. Faites
pour l'Amour , le goût vous y
conduit , votre défaite est tou-
jours réfléchie ; née vive &
tendre , je lis dans vos yeux
que vous ne vous rendez que
par le choix de votre cœur ,
& que vos plus vifs transports

1809

96 LA TRENTAINE
sont toujours des sentimens
tendres.

J'écoutois ces propos , &
quoiqu'ils ne flattassent d'a-
bord que ma coquetterie , je
me plûs à les entendre. Bien-
tôt mon imagination échauf-
fée par la durée du repas ,
cessa de m'offrir l'idée de mon
Amant , je ne la trouvois plus
que dans mon cœur , & en-
core falloit-il l'y aller cher-
cher , cela demandoit du
temps ; la séduction n'en laisse
pas. Chaque nouvelle louan-
ge étoit une attaque nouvel-
le , je ne raisonneis plus : en pa-
reil cas il faut pouvoir raisonner
pour

pour se défendre. Trop attaquée & trop peu défendue, j'entrevis que si l'occasion de-
venoit plus pressante, il me resteroit peu de ressource
contre le danger. Je voulus
me retirer chez moi, j'avois
demandé ma voiture de fort
bonne heure, mon Cocher
étoit yvre & hors d'état de me
conduire ; mon étourdi m'a-
voit suivie, il m'offrit la sien-
ne, je l'acceptai youlant fuir
& ne voyant pas combien c'é-
toit m'exposer. Par cette
étourderie ingénue, il inter-
prêta l'intention de me défen-
dre comme une envie de cé-
I

98 LA TRENTAINE
der , il devint téméraire au-
tant que j'étois folle , & il
triompha , parce qu'enfin à
force de résister , & de m'affli-
ger , il m'arriva de m'évanouir.

Votre situation étoit em-
barrassante , lui dit *Commode* ,
& si vous avez bien combattu.
Si *S. Isle* ignore , par vos soins
votre infidélité , l'Amour qui
n'est point un Dieu de colere
& d'injustice , vous l'a sans
doute pardonnée. Soyez à l'a-
venir mieux sur vos gardes
contre toute nouvelle foi-
blesse , & vivez tranquille sur
celle dont vous n'avez pu
vous défendre.

Athalide vint s'humilier aux

pieds de *Compatissant*; Elle étoit belle par le seul bienfait de la nature; l'art ne prêtoit rien à la réalité de ses charmes.

Ses yeux s'ouvrirent d'abord avec peine sur le Ministre, mais ils s'y fixerent bientôt, & il put y lire la douleur, l'espérance, & la confusion.

La Circassie est ma patrie, dit-elle: dans cette partie du monde, où l'Amour eut dû établir son empire, on élève les personnes de mon sexe dans une mollesse qui semble en avoir banni pour jamais le sentiment & la vertu.

Cependant quelles femmes

qui se dévouent à l'abnégation

100 LA TRENTAINE
contribueroient plus à sa glo-
re, si l'on laissoit à la nature
le soin de former leur cœur.
En Circassie l'air est si doux,
& la terre si fertile, qu'il n'est
rien qui n'invite à aimer. Nos
premiers sentiments marqu-
roient la victoire de l'Amour,
si notre esprit affreusement
abusé, n'ignoroit pas jusqu'à
son nom. Hélas! on nous éle-
ve dans l'art d'être aimables,
& on nous cache avec un soin
extrême le plus sûr moyen de
le devenir : on nous destine
aux plaisirs, & on nous laisse
ignorer l'amour.

L'usage des mères Circas-
siennes est de vendre la beau-

DE CITHERE. 101

té de leurs filles. Je fus vendue à *Mehemet*, esclave d'*Osman*, & je fus conduite à Constantinople.

Mehemet étoit le seul homme que j'eusse encore vu. Sa phisionomie dure & basse avoit fait sur moi une impression qui me l'avoit d'abord rendu odieux. Je me représentois tous les hommes comme je voyois *Mehemet*. Ma mere en m'instruisant dans l'art d'inspirer la volupté, m'avoit dit que dans cet art, nous n'étions pas moins heureuses par les plaisirs que nous goûtions nous-mêmes, que par

ceuz que nous faisions naître.

Quoi, me disois je, ma
mère a-t-elle eu assez mau-
vaise opinion de moi, pour
croire que je puise être heu-
reuse dans les bras d'un objet
aussi désagréable que l'est un
homme. Le plaisir ne peut
naître que des mouvements
de la nature ; la nature peut-
elle parler en faveur d'un
mortel qu'elle a méconnu
dès sa naissance. Non, je sens
que je suis condamnée à d'é-
ternelles larmes ; réduite à
veiller sans cesse au bonheur
d'un homme détesté, je ne
pourrai m'envisager que com-
me une esclave avilie, & ses

plaisirs feront autant de supplices pour moi.

Lorsque je fus arrivée à Constantinople, on me conduisit dans un Palais immense, où je ne vis d'abord que des hommes formés à l'image de Mehemet. J'entrai dans un appartement superbe où vingt Esclaves des deux sexes s'empresserent de prévenir mes vœux & mes besoins.

On m'apporta des robes & des piergeries du meilleur goût ; cette profusion de tout mit le comble à ma tristesse.

Hélas ! me dis-je , on pare la victime qu'on doit immo-

ler. Ces ornemens qui m'annoncent les tourmens qui me sont préparés , ne me laissent sentir que l'horrible avilissement où je me vois déjà plongée.

J'étois dans mon appartement depuis près de deux jours. Une principale Esclave qui m'avoit paru prendre part à ma tristesse, m'aborda avec des marques de joie singulieres.

Nous allons voir finir cette sombre tristesse , me dit-elle , Osman sera à vos genoux avant la fin du jour.

Tout mon corps frémit en entendant prononcer un nom déjà si fatal à mon repos. Of-

man va venir , lui demandai-je tristement ! Eh , oui , répondit-elle ; pourquoi déguiser le plaisir que cette nouvelle vous cause : me croyez-vous assez novice pour ne pas lire dans votre cœur ?

Esclave , lui dis-je fièrement , si vous lisiez dans mon cœur , vous y trouveriez beau- coup de douleur de vous entendre , & vous m'épargne- riez le chagrin de vous voir ; mon cœur ne renferme pas des sentimens aussi bas que vos idées , & si j'ai quelque crédit sur *Osman* , croyez que le premier usage que j'en ferai , sera de vous chasser

106 LA TRENTAINE
pour jamais de mon appar-
tement.

Ma réponse la fit palir. Eh, quoi, belle Athalide, me dit-elle, une simple marque de ma joie a-t-elle pu vous offenser ! Je ne crains pas vos menaces, je crains votre erreur qui va me priver du plaisir de vous être attachée, & de passer auprès de vous une vie, qu'en vous voyant, je vous ai consacrée ?

Eh bien, lui dis-je, si vous m'êtes autant attachée que vous le dites, allez prier *Osman* de m'e permettre de m'entretenir avec quelqu'un de ses confidants intimes,

avant que je le voie. Si vous obtenez par vos supplications la grâce que je demande, je serai alors persuadée que vous m'aimés, & je vous chérirai comme votre véritable fille.

Elle fit ce que je voulois. Restée seule, j'examinai ma triste situation plus attentivement que je n'avois encore fait, & je vis avec une nouvelle terreur le moment fatal approcher.

Ma mère m'avoit prévenu sur la façon d'aimer des Turcs. Les détails de ses instructions se retracçoient à mon esprit. Etre condamnée à passer sa

168 LA TRENTAINE

vie dans les bras d'un homme
que son bonheur doit naturel-
lement rendre plus empressé,
& par conséquent plus insu-
portable ? O Dieux ! quel
cruel partage ! Pourquoi suis-
je née en Circacie , pourquoi
la nature barbare ne m'a-t-
elle pas formée sur le modèle
des odieux mortels ! J'eusse
vécu tranquile & ignorée , la
solitude & les réflexions
m'eussent aisément consolé
de la douleur de n'être pas
belle. Hélas ! l'indigne prix
qu'on réserve à la beauté ,
doit-il la rendre si désira-
ble.

· A ces mots j'entendis du
bruit. Dieux ! repris-je en
sanglotant, *Osman* approche,
mon trouble me l'annonce.
Ah ! Je succombe sous le
poids de ma douleur.

J'allais m'évanouir de
frayeur. Quel objet fixe tout
à coup mes regards étonnés !
Je crus voir un Dieu à mes ge-
noux. Que de charmes, quelle
majesté répandue sur toute sa
physionomie, quelle taille,
quels yeux ? . . . Ciel m'é-
criai-je....

Je ne pus achever. Mille
mouvements divers suspen-

110 LA TRENTAINE
doient ma langue embarrassée.
Il sembloit que toute mon
ame eut volé dans mes yeux.

*Athalide, me dit-il, épargnez-moi un trouble enchan-
teur que ma destinée me rend
trop redoutable. Vous avez
demandé à vous entretenir
avec un ami d'Osmar, il m'en-
voie auprès de vous pour
vous entendre &c non pour
vous plaire ; si malheureuse-
ment pour moi le charme de
l'émotion que vous n'avez
pu me cacher, venoit à passer
dans mon cœur, vous me ren-
driez le plus malheureux des*

DE CITHÈRE. 111

hommes. J'avois eu le tems de me remettre. J'ai cru , lui dis-je , que c'étoit à *Osman* lui-même que je parlois. Votre phisionomie m'a frapée agréablement ; destinée à faire votre bonheur , j'ai cru pouvoir vous laisser connoître mon trouble ; il finit avec mon erreur , & je me sens à présent aussi tranquile qu'aparemmment vous l'êtes vous-même.

Osman est bien heureux , reprit-il ! Si ma phisionomie vous a touchée , quelle plus douce impression la sienne ne fera-t-elle pas sur vous ! *Osman*

112 LA TRENTAINE
est le morrel le plus aimable ,
& l'Amant le plus sensible. Il
vous connoît sans vous avoir
vue ; *Mehemet* lui a peint votre
beauté ; elle surpasse tout ce
qu'on en peut dire , il vous ad-
mire , il va vous adorer , ah !
que de plaisirs l'attendent.

Il ne me verra peut-être
pas avec les yeux que vous
lui prêtés , repondis-je ? *Atha-
lide* , qu'osez-vous dire , con-
tinua-t-il ; on ne peut vous
voir qu'avec les yeux de la
passion. Vous me prouvez le
contraire , repris-je , puisque
vous-même vous me voyez
avec indifférence. Avec in-
difference ?

difference? Ah, cruelle *Athalaide*, me parlez-vous ainsi pour jouir du trouble de mon cœur? Finissons une conversation qui me devient funeste. *Osman* est mon ami, & je dois respecter à jamais le bonheur que les Dieux lui destinent. Votre première Esclave lui a dit que vous aviez à me parler; il attend la fin de notre conversation comme le terme de son impatience; parlez, vous auriez trop à regretter de l'avoir fait languir lorsqu'il se sera offert à vos yeux.

Je ne l'sçais, lui dis-je, si le zéle que vous montrez pour

K

114 LA TRENTAINE

lui , me laisse la liberté de m'entretenir avec vous ; votre amitié sera blessée du secret que je vais vous confier...

Quelque impression qu'il puisse faire sur moi , répondit-il , croyez que je ne m'en rendrai pas plus indigne de votre confiance. L'amitié ne me rend point injuste ; j'ai séparé en vous voyant les intérêts d'*Osman* , & les vôtres.

Eh , bien donc , repris-je , apprenez le secret de mon cœur. Deux motifs égale-ments puissants me portoient à la confidence que je vais vous faire , ayant que je vous

eusse vue. Votre présence n'en laisse subsister qu'un ; mais celui qu'elle n'a pas détruit, n'en agit que plus vivement sur moi. Quand je me serai mieux expliquée, vous trouverez peut-être que je vous parle bien librement ? J'ignore la valeur & la conséquence de mes expressions; je vous dis ce que je pense, parce que la nature ne m'a pas faite pour l'art.

Je vous trouverai toujours également aimable, m'interrompit-il ; quand on a vos beaux yeux, on le devient à proportion qu'on craint de

Kij

116 LA TRENTAINE
cesser de l'être , & vous ne
devez craindre ici que pour
moi qui me livre peut-être
trop au plaisir de vous en-
tendre.

Osman , repris-je , en me
faisant venir , m'a destiné le
soin de faire son bonheur :
j'ose vous avouer que cette
préférence a fait couler mes
larmes depuis que j'ai réfle-
chi à ce qu'elle exigeoit de
moi. Je n'ignore point que
l'honneur de regner sur le
cœur d'un mortel aussi illu-
stre que l'est *Osman* , attire-
roit du bout de l'univers un
million de femmes plus aimables

bles que moi. Mais vous sçavez que tout est relatif ; les choses n'ont de prix que celui qu'elles présentent , & je vous ayoue que je ne vois dans la préférence d'*Osman*, qu'une source de douleurs & de larmes. Quelque distinction que la nature ait répandue sur toute la personne de votre illustre ami ; je songerai toujours en le voyant , que je vois un Maître , & un Maître ne peut jamais avoir des charmes pour une Esclave qui ne peut sentir que ses fers. Ce n'est point votre présence qui a fait naître en moi

ces tristes réflexions, elles étoient gravées dans le fond de mon cœur ayant que vous vous fussiez montré à mes regards : ce n'est pas non plus que je sois née insensible ; ah ! Seigneur, que mon cœur est loin de cette indifférence qu'*Osman* fera constraint de me reprocher. J'ai senti en vous voyant que la nature lioit les cœurs par une sympathie délicieuse ; je scçais que destinée à votre ami, je ne puis jamais songer à vous ; mais songez du moins vous-même aux tourmens que ma malheureuse destinée me pré-

pare , si vous ne m'arrachez
aux fers qui m'accablent déjà :
l'humanité & j'ose dire , la
reconnaissance vous engagent
à les briser ; car il me semble
qu'on en doit à ceux dont on
a la confiance. Vous me pei-
gnés *Osman* comme un hom-
me sensible ; la générosité est
inséparable de la sensibilité ;
il consentira aisément à me
rendre une liberté que je ne
suis peut - être pas faite pour
ne perdre que par l'autorité
des fers ; vous êtes son ami ,
& vous devez être le mien :
sauvez-nous à tous deux les
suites affreuses du malheur de

120 LA TRENTAINE
son choix; l'amitié vous y en-
gage autant que la pitié. Os-
man pourroit-il être heureux
dans les bras d'une infortunée
dont il ne pourroit jamais s'en-
visager que comme le tiran?

Athalide ? s'écria t-il , en
tombant à mes genoux , quel
aveu daignés vous me faire !
Ah , les Dieux ne m'ont pas
donné assez de vertu pour
résister au charme que j'y
trouve. J'ai trop combattu ;
mon courage s'épuise ,
belle *Athalide* , vous m'aimés ,
vous daignés me le dire ? Je
ne sens & je n'écoute plus que
l'Amour.

Ah !

Ah ! Seigneur, lui dis je ,
qu'en comblant tous mes
voeux, vous allez me rendre
malheureuse ! Non, reprit-il ,
vous ne le serez point , vous
aurez autant de plaisir que
vous avez conçu d'allarmes.
Athalide , je vous aime , raf-
serez vous , attendez tout de
l'Amour ; doit on prévoir le
malheur dans le premier mo-
ment où l'on se voit adorée de
ce qu'on aime.

A ces mots il voulut . . .

Ah ! souvenir trop enchan-
teur ! Seigneur , lui dis-je ,
qu'allez vous faire ? Eh ? Quoi ,
s'écria-t-il , voulez-vous par

122 LA TRENTAINE
une resistance injuste , me faire envisager le crime que je
vais commettre ? Craignez-
vous ma legerete ? Je crains
le courroux d'Osman ; s'il alloit
nous surprendre... Non , me
dit-il , en paroissant peu s'em-
barrasser de mes craintes , il
ne nous surprendra point ; le
Ciel aura pitié de deux A-
mants qui l'implorent , l'A-
mour veille sur nous , ah ! je
sens aux plaisirs que vous
m'inspirez , que les Dieux
nous protègent.

Je n'étois point persuadée ;
mais la feiblesse me tint lieu
de persuasion. Il fut son triom-
phe dans mes yeux , & il se

DE CITHÈRE. 123
hata de faire passer dans mon
ame , tout le prix qu'il y
trouvoit.

Que je devins heureuse ?
Ah ! qui pourroit exprimer
une si douce ivresse ! sentir
pour la premiere fois le bon-
heur , passer des craintes aux
transports , sentir que la ter-
reur ajoute à la volupté ,
trouver les plus doux plai-
sirs où l'on n'envisageoit que
les plus cruelles peines , s'ai-
mer , se le dire , se le prou-
ver , croire qu'on ne se le
prouve pas assez , & recom-
mencer toujours en doutant
sans cesse. Non , ce tableau

L ij

124 LA TRENTAINE
est réservé à l'Amour. Nous
sentons & nous n'exprimons
point ; nos levres desséchées
par le feu des désirs , s'atta-
chent l'une contre l'autre ,
s'embarassent , & n'expriment
que le trouble de notre ame ;
le charme de nos plaisirs reste
ignoré de ceux à qui nous
veoulons l'apprendre.

Une Esclave vint dire à mon
Amant & à moi qu'*Osman* le
demandoit , & qu'il alloit
venir.

Constraint devant cette Es-
clave à déguiser nos feux ,
j'emprunta le masque de la
reconnoissance pour lui faire

connoître le regret que j'avois de le quitter. Jamais la reconnaissance n'avoit eu des expressions aussi vives, mais en même temps jamais l'Amour, n'avoit été moins dédommagé d'une contrainte affreuse; je ne lui recommandai point de parler à *Osman* dans les termes les plus forts, je me contentai de lui faire entendre que je l'adorois, & que je mourrois de chagrin si ses soins étoient inutiles.

L'Esclave étoit restée auprès de moi (ce n'étoit pas la même que j'avois déjà fait faire) me voyant triste & ne

126 LA TRENTAINE

concevant pas apparemment
qu'on pût l'être au moment
où les faveurs d'un Maître
toujours redouté, devenoient
une source de gloire ; elle
voulut me divertir par un ta-
bleau riant.

Je reconnois à vos discours
l'ame d'une vile Esclave , lui
dis-je ; apprenez à respecter
mes sentiments & à vous-
taire , vous ne pouvez mieux
me marquer votre zèle qu'en
me laissant ignorer vos idées.

Elle alloit répondre. *Osman*
parut. Une fuite nombreuse
l'accompagnoit , je voulus
m'avancer pour le recevoir ,
il courut vers moi en faisant

signe de la main qu'on se
tirârt.

Tout l'éclat de la grandeur
étoit répandu sur son ajuste-
ment. Une longue barbe cou-
vroit la moitié de son visage.
Il s'assit auprès de moi, & il
put s'apercevoir que je
tremblois comme une feuille
agitée.

Belle *Athalide*, me dit-il,
en me prenant la main, si
l'Esclave que j'ai envoyé au-
près de vous m'a fait un fidèle
rapport, vous avez craint
ma présence, & malgré ce
qu'il a pu vous dire de la dé-
licatesse de mes sentiments,

L iv.

128 LA TRENTAINE

vous ne deviez pas être à présent plus tranquille. Souffrez qu'avant de vous parler de l'amour que votre beauté m'inspire, je combatte & j'éclaire s'il est possible, l'erreur de vos idées. Le soin de votre tranquilité doit passer avant celui de mon bonheur, ou pour m'expliquer mieux, ne pouvant être heureux que par votre bonheur même, je dois commencer par vous rassurer, avant de songer à vous plaire.

Je tremblois toujours, j'écoutois attentivement, & je ne songeais pas à l'interrompre.

Athalide, continua-t-il, une jeune personne qui n'a aucune connoissance de l'amour ni des hommes, se fait des idées toujours fausses, mais toujours aisées à détruire d'un Amant que la fortune semble avoir rendu supérieur à elle. Les moyens dont nous nous servons pour vous obtenir, contribuent à rendre cette prévention plus naturelle & plus forte, mais dans la suite ce qui vous a prévenues contre nous, disparaît à vos yeux, & ne vous laisse voir que l'empire que vos attraits ont sur nos cœurs ; vous sentez ce

130 LA TRENTAINE
que vous méritez , à propor-
tion qu'on a pris de soin de
vous éllever , & que nous
avons fait de dépenses pour
vous obtenir. Frapées quand
vous arrivez ici , d'une cer-
taine idée d'esclavage que la
beauté rend si humiliante ;
vous n'envisagez d'abord dans
un acquereur , qu'un Maître ,
& dans un Maître qu'un tiran.
Faites pour être adorées , &
sentant combien vous pour-
riez rendre heureux un A-
mant qui vous auroit mieux
méritées , vous ne nous voyez
d'abord qu'avec horreur ; nos
premiers soins sont autant de

supplices pour vous, mais les erreurs de préjugé ne pouvant pas durer contre les vérités de sentiment, vous venez enfin à discerner le charme réel des plaisirs qui nous attachent à vous ; nos transports continuels vous éclairent ; vous commencez à croire que ces transports ne seraient pas si doux s'ils ne partaient du fonds du cœur ; vos idées se perfectionnent en s'étendant, vous êtes forcées d'attribuer notre bonheur à notre sensibilité, à l'empire que vous prenez sur nous, à une ivresse délicieuse, direc-

132 LA TRENTAINE
tement émanée du pouvoir
de vos charmes, & bientôt
heureuses par ce bonheur
que vous nous faites, & qui
suffiroit seul pour vous faire
perdre à jamais toute idée de
servitude, vous aimez à nous
plaire, vous aimez à nous en-
flamer, & vous trouvez vo-
tre gloire dans le soin de no-
tre bonheur.... Ce tableau,
continua-t-il, tout contraire
qu'il est à celui que vous
vous êtes fait, ne doit rien à
l'envie que j'ai de vous être
cher; la vérité n'a rien em-
prunté de l'amour; je ne vous
ai peint que ce que vos sem-.

blables éprouvent parmi nous;
si j'avois voulu peindre le sort
que vous aurez avec moi, &
que je vous destine, ah! com-
bien les couleurs eussent été
plus vives. Mais mes senti-
mens ne peuvent jamais être
exprimés, vous-même qui
me les inspirez, vous ne pour-
rez jamais les connoître tant
que vous n'aimerez pas à les
partager. Ce n'est donc pas le
bonheur d'être aimé de vous
qu'apréSENT je sollicite, je
me borne au désir de pouvoir
vous apprendre combien vous
êtes aimée. Si le tableau que
je vous ai présenté, a fait sur

134 LA TRENTAINE

vous l'impression que j'ai osé
en attendre, je suis déjà trop
heureux... Mais, poursuivit-
il, en me serrant la main, vous
ne répondez point, & vous
tremblez encore; *Athalide*,
vous ne voulez pas que du
moins je conçoive des espé-
rances, & vous vous reproche-
riez votre injustice, si vous
pouviez juger de ma douleur.

J'étois touchée de ce qu'il
me disoit, le son de sa voix
avoit quelque chose de si fla-
teur, que je commençai à
croire que je m'étois fait de
lui une idée trop défavora-
ble; mais l'Amant ne gagnoit

tien aux avantages du Maître ; liée par une chaîne invincible à celui que mon cœur s'étoit choisi, je voyois avec douleur ma prévention disparaître : j'aurois moins souffert de voir *Osman* imperieux, jaloux de ses droits, me traiter en Esclave, que de le voir amoureux, digne de mon estime, me montrer tous les droits qu'il avoit sur ma tenuresse.

Peu accoutumée à l'art, & le méprisant, je dédaignai de l'employer contre un homme dont je voulois mériter l'estime.

136 LA TRENTAINE

Seigneur , lui dis-je , j'ignore si le Ciel m'a condamnée au malheur de vous déplaire ; j'ai lieu de le craindre , mais je n'aurai jamais du moins la douleur de l'avoir mérité. Souffrez que ma sincérité soit l'excuse du silence que vous venez de me reprocher ; je scais que la sincérité ne tient jamais lieu d'amour quand on a fondé son bonheur sur celui qu'on voulloit inspirer ; je scais aussi que vous êtes le maître de ma destinée , & que je risque de me perdre auprès de vous , en osant vous ouvrir mon cœur tout

tout entier ; mais une lache crainte n'est point capable de m'intimider ; je ne crains que l'avilissement de mon ame , & je ne le crains pas plus pour moi que pour vous- même qui ne me paroissez pas fait pour être trompé , & que votre propre tendresse rendroit malheureux , lorsque vous viendriez à connoître de quel prix je l'aurois en secret payée... Vous me montrez des sentimens , continuai-je , & vous en méritez ; mais , Seigneur , je sens qu'il ne m'est pas possible d'en prendre. Si le sort vous eût offert à mes

M

138 LA TRENTAINE

yeux sous un autre aspect que
celui d'un maître, je ne doute
point qu'aimable & sensible
comme vous êtes, mon cœur
n'eût pu aisément devenir le
prix des sentimens du vôtre ;
mais vous avez donné de l'or
pour me posséder, cet or
vous a donné le droit de ré-
gler, de contrarier mes vo-
lontés & mes désirs ; tant que
ce souvenir subsistera dans
mon esprit, & il y est gravé
avec des traits ineffaçables, je
ne pourrai jamais m'envisager
que comme une esclave mal-
heureuse que les Dieux ont
voulu livrer à l'infamie, &

qui ne pourroit se pardonner la moindre complaisance sans devenir plus criminelle qu'eux. Ma personne est à vous, je ne peux m'opposer aux violences que vous voudrez exercer sur elle ; mais songez du moins, avant de vous y déterminer, que mon cœur est à moi ; que ce cœur né fier, oseroit vous haïr comme il ose vous résister, & que vous n'auriez pas long-temps à l'y contraindre.

Femme trop estimable & trop cruelle, s'écria-t-il, je ne puis me persuader que cet aveu soit l'expression de vos

M ij

140 LA TRENTAINE
véritables sentimens, non qu'è
je vous accuse du moindre
détour ; j'ai la consolation de
croire que vous n'en êtes pas
capable, mais je me flatte que
vous ne vous êtes pas bien
examinée. Vous avez vu que
je vous adorois, la haine pour-
roit-elle être le prix de la pa-
sion dans un cœur aussi esti-
mable que le vôtre ? Non je
ne puis l'imaginer ; votre pré-
vention subsiste toujours, voilà
tout mon malheur ; vous pre-
nez de simples préjugés pour
de véritables sentimens ; lais-
sez-moi du moins vous met-
tre à portée de vous examiner

mieux que vous n'avez fait,
laissez-moi vous montrer tout
l'excès de ma flamme. On se
connoît toujours trop tard ;
souvent nos réflexions nous
cachent nos sentimens ; je
veux suspendre le cours de
vos idées par l'attrait de la
dissipation & des plaisirs ; je
veux tout tenter pour vous
plaire ; peut-être qu'éclairée
par ma douleur & mon amour,
vous connoîtrez que votre
cœur n'est pas fait pour me
haine.

J'étois un peu confuse que
la passion me rendît injuste
envers un homme qui deye-

142 LA TRENTAINE
soit aussi généreux. Je ne répondis rien, il expliqua favorablement mon silence, & embrassant mes genoux avec ardeur; venez, me dit-il, je veux du moins vous convaincre de ma tendresse, si je ne puis flétrir votre rigueur.

Il me conduisit dans un appartement superbe, où trente esclaves s'empresserent de développer à mes yeux les talents les plus singuliers. La musique & la danse furent tour à tour employées & portées à un degré aussi supérieur, que dans ces parties de

l'Europe où les arts heureux fleurissent à l'envi l'un de l'autre. On apporta des robes, des pierrettes & des bijoux de toute espèce ; *Osman* me présenta une bague de plusieurs pierres admirables où l'ouvrier avoit représenté deux cœurs enflammés & percés du même trait.

L'accepter c'eût été lui laisser croire que mes sentiments étoient changés ; je balançai pourtant avant de la refuser. *Osman* ne m'étoit rien moins qu'odieux, ce qu'il faisoit pour moi détruisoit insensiblement ma prévention,

44 LA TRENTAINE

& au moment de lui donner le chagrin d'éprouver un refus qu'il ne méritoit pas , je sentis que sans la passion dont je brulais , j'aurois accepté volontiers & son cœur & son présent.

J'ignore l'impression que mon embarras fit sur lui , mais je vis bien qu'il ne lui étoit pas échappé.

Je ne puis croire , me dit-il , que cet air embarrassé que vous montrez vienne de votre indifférence pour moi. J'explique plus favorablement un procédé qui vous rendroit injuste à mon égard. La pitié vous

vous parle en ma faveur, & vous craignez de m'en montrer, parce que vous sentez que dans le cas où vous êtes avec moi, la pitié annonce de l'amour, & que vous redoutez les suites que ma reconnaissance pourroit avoir? Ah! pourquoi conserver de pareilles craintes, quand je meurs d'amour pour vous!

Nous étions restez seuls. Les transports qu'il commençoit à faire paroître me firent frémir. Seigneur, lui dis-je, si l'intérêt de votre gloire vous touche, ne la sacrifiez pas à une passion aveugle qui

N

146 LA TRENTAINE

la temiroit à jamais ; je vous ai dit que je ne vous aimois pas ; fait pour être aimé & pour faire des heureux , voudriez-vous avoir à vous reprocher d'être le plus cruel des hommes & le plus détesté ?

Non , me répondit-il en cessant de se contraindre , je ne puis me persuader que vous me haissiez ; je vous adore & je vous tiens dans mes bras , un tel moment peut-il être celui de la défiance ? *Athalide* vous êtes moins indifférente que vous ne croyez l'être ; je lis dans vos yeux le désaveu de

vos menaces , & bientôt vous
m'aimerez autant que je vous
aime.

Seigneur , m'écriai-je en
m'opposant à ses témérités ,
Seigneur , daignez m'enten-
dre. Je ne vous aime point ,
non , j'atteste les Dieux que
je ne vous aime pas ; mon
cœur n'est pas plus à vous
qu'à moi-même , il brûle de
la passion la plus vive. L'a-
veu que je vous en fais n'est
point un prétexte pour vous
échapper. J'aime un mortel
adorable ; sans cet amour que
je ne puis ni ne veux vaincre ,
vous n'auriez trouvé en moi

N ij

148 LA TRENTAINE
que des sentimens dignes de
vous ; je rends justice à vos
aimables qualités , vous êtes
fait pour être aimé. Portez
ailleurs vos bontés & vos
vœux , d'autres se croiront
trop heureuses de les obtenir ,
je vous en conjure par la dou-
leur dont vous me voyez pén-
nérée.

Osman feignit de ne vouloir
pas me croire, Eh bien , lui
dis-je , puisque vous doutez
de ma sincérité , voici une
derniere preuve qui ne peut
vous laisser aucune espérance.

Le desir d'avoir les prémi-
ces de nos charmes est le mo-

tif du choix que vous faites de nous ! Je n'ai plus cette fleur dont vous êtes si jaloux ; l'Amour me l'a ravie , je ne suis plus digne de vous. Si l'effort qu'il m'en coute pour vous faire un pareil aveu ne suffit pas pour vous persuader, je consens que vous me livriez à l'examen de vos femmes ; sans doute qu'après leur rapport vous aurez pour moi autant d'indifférence qu'à présent vous avez

C'en est trop , s'écria *Osman* en arrachant sa barbe surnaturelle & mise à dessein de n'être pas reconnu. *Athalide*,

N iiij

150 LA TRENTAINE

vois l'Amant que ton cœur
adore, jouis de ma félicité &
du prix de ta constance.....

O Dieux, m'écriai-je en me
précipitant dans ses bras, cher
Amant, cher *Osman*, à quelle
épreuve viens-tu de mettre
mon cœur ! Jouis du plaisir
que j'éprouve à t'en paroître
plus tendre ! Doutois-tu que
je ne t'aimasse, doutois-tu
d'une fidélité qui est le pre-
mier charme de mes senti-
mens ?

Nous ne nous dîmes plus rien,
qu'avions-nous à nous dire ?
Notre bonheur nous tint lieu
d'explication. Qu'*Osman* me

DE CITHÈRE. 151

vengea bientôt des douleurs qu'il m'avoit causées..... Mais que ces instans si doux m'ont depuis fait verser de larmes ! *Osman* a eu des torts avec moi bien plus considérables, & jamais il ne les a si bien réparez.

Mes jouts furent longtems marquez par un délire continuell. *Osman* étoit le plus tendre des hommes, & la Nature lui avoit donné le secret si envié de le paroître autant qu'il l'étoit. J'adorois ses plaisirs & je n'en prévoyois pas les suites.

Je m'apperçus enfin qu'il

N iv

152 LA TRENTAINE
ne se trouvoit plus le même
& je discernai sans peine la
cause de ce changement. Il
me croyoit plus sensible qu'e
je ne l'étois à son malheur ;
il devint triste & rêveur, je
voulus le consoler.

Cher *Osman*, lui dis-je, vous
me prêtez des sentimens
dont je dois m'offenser. Ne
prenez pas l'extrême sensibili
té que je vous ai montrée
jusqu'à ce jour, pour le pur
effet de la disposition de mes
organes ; je n'aime le plaisir
que par rapport à vous, je ne
suis véritablement attachée
qu'à votre cœur ; je vous

avouerai même que j'ai quelquefois regretté que vous parussiez réduire vos sentiments aux seules preuves de votre tendresse ; & si vous étiez moins touché que vous ne l'êtes du changement que vous éprouvez, je m'imagine que pensant comme je fais, j'oserois en remercier les Dieux. Cher *Osman*, il est des plaisirs de l'ame quelle ne peut goûter que dans le silence des sens, & qui valent cent fois mieux que tous ceux que vous regretez. C'est quelquefois une perte d'avoir trop à sentir. Dans ce délice

154 LA TRENTAINE
continuel du cœur & de l'imagination, on n'est heureux que par rapport à soi, on ne sent que ses propres plaisirs ; dans les intervalles qui varient le bonheur de s'aimer, on jouit de toute son ame, parce qu'elle se communique à celle de l'objet aimé, par la distinction des plaisirs qu'elle procure & de ceux qu'elle reçoit ; sa félicité se perfectionne en s'étendant, sans compter que moins agitée & pouvant réfléchir à tout ce qui peut la rendre plus heureuse, son bonheur s'augmente par le choix & l'examen de ses plaisirs.

Ce fut en vain que pendant plusieurs jours je m'efforçai à faire goûter à *Osman* la délicatesse de mes réflexions. Plus je voulois lui paraître détachée de ce dont il regretoit la perte, plus il s'efforçoit à me tenir compte de ma générosité ; mais ses efforts ne réussissoient pas mieux que mes réflexions.

Je pris enfin le parti de m'expliquer mieux que je n'avois fait. Cruel *Osman*, lui dis-je, se peut-il que vous ne m'ayez rendu si sensible que pour me faire un supplice de la délicatesse de mes sen-

156 LA TRENTAINE
timens ? Daignez m'écouter , & s'il se peut daignez
ne point ajouter l'insensibi-
lité à l'injustice. Vous ju-
gez assez qu'avant vous je
n'avois fait aucun usage des
hommes ; malgré mon inex-
périence , & quoique je com-
mence à peine à connoître le
plaisir , les idées que je m'en
suis faite n'en font pas plus
fausses ; je scéais & je sens que
les plaisirs que nous goûtons
dans vos bras naissent de l'im-
pression que nos charmes font
sur vos sens ; plus cette im-
pression est vive , plus nos
plaisirs le sont. Il est assez na-

turel que devenant heureuses à proportion que nous sommes belles, nous attachions de la vanité au plaisir de l'être, & que nous nous sentions flattées à proportion que vous devenez sensibles. Il est donc également naturel que la diminution de vos désirs, soit pour nous un sujet d'humiliation. On se juge toujours à la rigueur quand on consulte la vanité, c'est en vain qu'un honnête homme s'efforce à faire illusion à un objet qui cesse de plaire en montrant encore des désirs qu'il ne sent plus; nous ju-

158 LA TRENTAINE

geons de vos sentimens par la réalité de vos soins , vos efforts qui nous flatteroient si nous étions moins éclairées nous humilient à mesure qu'ils sont plus inutilement renouvellez , & nous cessons de nous croire aimées , dès que l'art devient nécessaire pour nous persuader que nous n'avons pas cessé d'être aimables. Telles sont les idées de toutes les femmes à qui l'on a d'abord trop bien justifié l'opinion qu'elles avoient de leur beauté ; elles ont leur source dans la nature , toujours assez habile pour nous

éclairer sans le secours de l'expérience. Vous à qui je juge qu'elle ne laisse rien ignorer, se peut-il que prévoyant les conclusions qu'e^{re} pouvois tirer de votre opiniâtreté, vous n'avez pas daigné les prévenir?

Je crus pouvoir me flatter que mes justes reproches avoient produit l'effet que j'en avois attendu. *Osman* mit pendant plusieurs jours un intervalle marqué entre ses caresses. Mais cette méthode ne les rendant pas plus réelles, il reprit sa première habitude.

160 LA TRENTAINE

& je me vis bientôt l'objet de sa fureur beaucoup plus que de son amour.

Tant d'opiniâtré me déplut enfin. La mauvaise humeur suivit le mécontentement & l'humiliation ; Osman que le malheur rendoit plus sensible, crut que j'avois cessé de l'aimer. Il me dissimuloit ses craintes, & insensiblement elles se tournerent en certitudes. Il en prit un violent chagrin qui depuis augmente tous les jours, que je ne puis adoucir, qui enfin doit me faire craindre pour ses jours,

jours, & me faire penser que
je suis coupable devant l'A-
mour.

Athalide se tut. *Compati-
fiant*, touché de son ingénuité
& convaincu de l'innocence
de ses intentions ne put se re-
fuser au plaisir de lui faire
quelques plaisanteries.

Athalide, lui dit-il, je vous
crois un peu difficile. Je parie
que si *Osman*, conservant la
réputation qu'il s'étoit d'a-
bord faite auprès de vous,
avoit continué de se mon-
trer le contraire de ce qu'il
est devenu, vous vous

O

162 LA TRENTAINE
seriez également plainte des
singuliers effets de sa ten-
dressé !

Cela est vrai, répondit-elle
ingénument, parce que je n'au-
rois pu m'accoutumer à voir
le cœur de mon Amant con-
damné à une inaction conti-
nuelle.

Voilà ce qu'on appelle
de la métaphysique, reprit le
sensé Ministre ; eh, dites-
moi, je vous prie, où croiez-
vous que ces soins dont l'ex-
cès vous offense, prennent
leur source ? A vous enten-
tendre on croiroit qu'il y a

une distinction à faire entre les sens & le cœur d'un Amant. Vous étiez née pour être prude & peut-être n'êtes-vous pas encore hors de danger de le devenir.

Moi , devemir prude ! s'écria-t-elle vivement , je n'ai eu jusqu'à présent aucune idée distincte de la pruderie , mais je m'imagine que cela doit être bien méprisable.

Cela passe tout ce que vous en pouvez penser , répondit-il , & je vous conseille en ami de vous en faire une idée si affreuse , que jamais il ne vous prenne envie , chose dont je

O ij

164 LA TRENTAINE
doute, de sçavoir plus parti-
culierement ce que c'est.

Oh, puifque cela eſt ainsi,
reprit-elle, je cours bien vite
dans les bras d'Osman.

Elle partit en effet. *Com-
patissant* qui vit qu'elle alloit
de façon ou d'autre, rompre
le Carême, voulut l'arrêter
par des représentations ; mais
il comprit qu'elle ne s'y ren-
droit pas, & plus humain
qu'enthousiaſte, il la laissa
aller.

Pharès vint aussi s'humilier
aux pieds de *Délicat*.

Pharès étoit dans l'âge des
passions, & à ne le voir que

DE CITHÈRE 165

du premier coup d'œil on eût dit que son cœur les renfermoit toutes ; en l'examinant de plus près , on rerenoit de ce premier jugement ; on discernoit l'empreinte d'un violent Amour dans ses yeux où tous les caractères de cette passion étoient peints ; on jugeoit que son ame étoit agitée par quelque douleur extraordinaire & l'on souhaitoit de l'entendre pour le plaindre & le consoler.

Je suis , dit-il , l'Amant le plus criminel & le plus malheureux. Je devrois fuir ce Tribunal suprême &

166 LA TRENTAINE

redoutable où vous allez me juger ; mais l'audace d'y paraître à vos yeux est la seule ressource qui me reste contre l'affreuse douleur dont je suis déchiré ; je crains votre colère & j'implore votre clémence ; j'accuse en secret ce que j'aime , je m'arrogé audacieusement le droit de l'innocence , & je suis souillé par le crime ; j'aime & mon amour s'arme contre moi ; je rougis & ma honte va me laisser sans secours , si je ne prends sur moi de la combattre. Que je suis malheureux ! Que de tourmens m'ac-

éabtent à la fois ! Je voudrois m'enfouir dans le sein de la Terre , & me dérober à jamais à ce jour que je dois haïr. Il me semble que l'éclat du Soleil répand une clarté nouvelle sur le crime que j'ai commis. Quand je vois tout ce qui respire , & que j'examine ce rapport enchanteur qui lie & anime tout , je me demande avec horreur ce qu'est devenu celui qui enchaînoit l'âme de *Témire* à la mienne , & je prie les Dieux de lancer sur moi la mort affreuse. Quand je réfléchis aux rigueurs qu'elle

168 LA TRENTAINE
exerce contre moi , j'ose ou-
blier mon crime , & je ne
songe plus qu'à sa cruauté.....

Trop injuste *Témire* ! ah ! dai-
gnes laisser tomber sur moi un
feul de tes regards. Le cœur
de ton Amant ne craint pas
de se montrer à tes yeux , je
fçais que j'ai mérité ta colere ,
la preuve de mon crime est
dans mon désespoir ; mais n'y
peux-tu trouver une vengeance
assez rigoureuse ? Peut-on
haïr ce qu'on a tant aimé ?
Témire , *Témire* , deviens gé-
néreuse , connois enfin le
doux plaisir de pardonner.....
Mais que dis-je ? N'ai-je à me
plaindre

plaindre que de son inflexibilité ? Quoique coupable , ai-je perdu le droit de sentir , & lorsque , malgré mon vif repentir , *Témire* me donne tant de preuves de haine , ne puis-je l'appeler inhumaine & barbare , & l'accuser de ne m'avoir pas aimé ?

Qui m'eût dit qu'un jour je douterois de sa tendresse ? Combien de fois ne m'en a-t-elle pas donné des preuves qui surpassoient mes espérances , & jusqu'à mes désirs ? L'histoire de nos amours intéresse autant que celle de mes douleurs. Souffrez que

P

170 LA TRENTAINE
je vous en rappelle le sou-
venir , car nos sentimens
étant les bienfaits de l'Amour
vous n'avez pû les ignorer.

La premiere fois que je vis
Témire , il me sembla que
toute ma personne se renou-
yelloit. Je la trouvai si belle
que je crus voir Vénus , &
j'eus tant de plaisir que j'eus
l'audace de croire que cette
Reine de la beauté étoit des-
cendue sur la terre unique-
ment pour moi.

J'avois vû de jeunes per-
sonnes dignes d'etre adorées ,
mais l'impression que leurs
charmes faisoient sur moi se

laissoit distinguer. Ce que je sentis en voyant *Témire* étoit aussi extraordinaire que sa beauté. Si le trouble extrême que j'éprouvois ne m'eût pas ôté toute faculté de penser & d'agir , je me serois prosterné à ses genoux , & je l'aurrois adorée comme une divinité suprême qui m'auroit déjà comblé de biens.

Je fus assez heureux pour pouvoir ce jour - là lui rendre un leger service , elle m'avoit beaucoup regardé , & elle voulut me faire connoître qu'elle étoit extrêmement

P ij

172 LA TRENTAINE
sensible à ce que je venois de
faire pour elle.

Vous voulez me donner
de la vanité , lui dis-je , j'ai
pris tant de plaisir à faire quel-
que chose qui pût vous être
agréable , que j'ai eu la har-
dieſſe de croire que c'étoit
vous qui vouliez m'obliger.
Les louanges que vous me
donnez ne me font pas aussi
sensibles que la perte de mon
erreur.

Lorsque je dis à *Témire* que
je l'aimois , il me sembla que
je ne lui disois rien ; ce ne fut
que lorsqu'elle m'avoua elle-

même qu'elle m'aimoit que
je connus tout le prix d'un
pareil aveu.

Son amour étoit extrême,
les preuves qu'elle m'en don-
noit étoient aussi fréquentes
que mes desirs, malgré cela
je me plaignois toujours; ce
n'est pas que je doutasse de
sa tendresse, mais je me plai-
gnois, parce que je devenois
plus amoureux à mesure
qu'elle se montroit plus ten-
dre, & qu'il me restoit tou-
jours quelque chose à de-
sirer.

Elle se plaignoit de mes
reproches, & pourtant elle

les aimoit ; quand je cessois de lui en faire , elle devenoit triste , comme si elle n'avoit pu être bien persuadée de mon amour que lorsqu'elle avoit à se plaindre de moi.

Quand on s'aime bien on fe dit tout ce qu'on pense , tout ce qu'on fait & tout ce qu'on éprouve ; le plaisir qui suit ces confidences , est peut-être celui dont on jouit le mieux. Je vivois chez un oncle avare qui me refusoit le nécessaire pour ma subsistance. Avant que je connusse Témire , j'avois été vingt fois sur le point de le quitter , mais nos demeures se tou-

choient ; le plaisir de respirer un air qu'elle partageoit avec moi , me tenoit lieu de tout. Cependant n'ayant pas une nourriture proportionnée à mes besoins , je maigrissois à vue d'œil. *Témire* me demanda un jour le sujet de ma maigreur en me disant avec chagrin qu'elle l'attribuoit à l'amour dont je brûlois pour elle. Calme , lui dis-je , tes allarmes ; sans cet amour qui fait ma consolation , j'exciterois bien plus ta pitié. Je lui appris alors la véritable cause de mon état. Au bout de quelque temps , je la vis maigrir

176 LA TRENTAINE
comme moi , je lui fis la mê-
me question qu'elle m'avoit
fait , je n'ai pas une mere
aussi dure que ton oncle , me
répondit-elle , mais je me re-
fuse presque tout , je me re-
traite comme on te traite toi-
même , afin que nos peines
soient égales comme nos
plaisirs.

Un jour que je la trouvai
endormie sous un arbre , j'al-
lai cueillir toutes les fleurs
que je pus trouver dans la
prairie , & j'en couvris avec
soin toutes les parties de son
corps que sa robe ne cou-
vroit pas. En s'éveillant elle

me demanda quel avoit été mon dessein. Tu dormois , lui dis-je , tu ne me voyois point , & tu ne songeais pas à moi. J'ai voulu me priver du plaisir de te voir pour n'avoir pas un plaisir que tu puisses m'envier.

Les soins dont elle étoit chargée dans la maison de sa mere , l'empêchoient quelquefois de venir aussitôt que moi aux rendez - vous que nous nous donnions ; la première fois que cela lui arriva , elle fut triste , & voulut s'enfuir , je courus après elle , & je lui demandai d'où venoit

178 LA TRENTAINE

ce caprice : je veux me purifier d'une faute involontaire , me répondit-elle , pour t'apprendre combien je suis loin d'en vouloir jamais commettre de véritables.

Ses jeunes amies préparaient depuis longtemps des offrandes qu'elles devoient présenter à Vénus le jour de sa fête ; elles choisirent *Témire* comme la plus belle d'entre elles , pour présider à la célébration de cette fête auguste. Elle ne voulut jamais consentir à cette préférence. Son refus obstiné me fit de la peine , je lui en demandai la rai-

son. La Déesse , me dit-elle , m'auroit peut - être accordé quelque faveur que je n'aurois pu partager avec toi.

Nous formions quelque-fois des danses en troupe sur l'herbe naissante & fleurie. *Témire* qui étoit faite pour danser comme une Nymphe , dansoit toujours fort mal. On donnoit les plus grandes louanges à mes graces & à ma légereté ; j'aurois bien mieux aimé qu'on eût pu les prodiguer à *Témire*. Je ne sçais si elle s'aperçut qu'à cause de cela , j'aurois souhaité que ces danses se fussent

180 LA TRENTAINE

moins souvent renouvelées. Elle me demanda un jour comment je trouvois qu'elle s'en aéquitoit. Je la priai de me permettre de lui donner quelques conseils ; j'ai fçu ce que je voulois fçavoir , me répondit-elle ; dansé avec moi à présent que nous sommes seuls. Quelle difference ! Grands Dieux , quelle lége-
reté , quelle précision , quelle divine élégance ! Pourquoi , lui demandai-je , d'un ton de reproche , m'avoir caché un talent qui seul te rendroit adorable , pourquoi m'avoir donné le chagrin de croire

que je te surpassois en quelque chose ? C'est , me dit-elle , parce que tes amis au-
roient peut - être cru que je cherchois à leur plaisir. Quoi ,
re pris - je , tu as pu me sacrifier jusqu'à ta vanité , quand ton ardeur & l'orgueil de tes ri-
yales devoient nécessairement lui préter tant d'empire ! Ce n'est que dans ce moment , me répondit-elle , que je com-
mence à sentir que je te fai-
sois un sacrifice.

Lorsqu'on donnoit devant moi des louanges à Témire , je trouvois qu'on la louoit si

182 LA TRENTAINE
mal, qu'il me sembloit qu'on
avoit voulu se mocquer d'el-
le. Ce n'a été qu'à force de la
louer moi-même que je suis
parvenu à comprendre com-
bien il eût été difficile de la
louer dignement.

Un jour elle me dit ; *Pharès*,
si je cessois de t'aimer, serois-
tu bien faché contre moi ?
Hélas, répondis-je, j'espere
que je n'aurois pas le temps
de l'être.

Une autre fois elle me de-
manda ce que je sentois pour
elle ; je ne puis te le dire, lui
répondis-je, & ce qui m'affli-
git

ge le plus , c'est que tu ne
peux le deviner : tu te trom-
pes, poursuivit-elle, je devine
que tu m'aimes beaucoup. Il
y a si loin de ce que tu scias à
ce que je sens , repris-je , qu'il
me semble que tu n'en scias
encore rien du tout.

Lorsque nous nous prome-
nions tous deux à la campa-
gne , l'air étoit plus calme ,
les oiseaux paroisoient plus
tendres ; il sembloit que toute
la nature voulût partager no-
tre bonheur. Témire me de-
mandoit si j'avois bien du plai-
sir d'être avec elle ; j'en ai
euot

184 LA TRENTAINE
tant, lui répondis-je, que je
croirois presque en avoir plus
que toi.

Nous jouions quelquefois
à de petits jeux, j'y réussissois
souvent mieux qu'elle, &
alors elle paroissoit triste. Je
m'en plaignis un jour comme
si je l'avois soupçonnée d'a-
voir trop de vanité. Tu me
connois mal, me dit-elle, je
crains que tu ne juges de mes
sentimens par ma maladresse,
& que tu ne m'accuses de ne
te pas aimer assez.

Je ne finirois pas, si je you-
lois vous dire toutes les rai-
sons

sions que j'avois d'adorer Témire. Hélas ! Je n'en avois que trop, je ne l'ai que trop aimée, je compte aujourd'hui mes peines par les plaisirs que j'ai eus. Je juge à présent que *Témire* ne m'aimoit pas autant que je l'aimois moi-même, mais je l'aimois tant, que fans sa cruauté, je ne l'en aurois jamais soupçonnée.

Ce qui nous a brouillés fut d'abord bien innocent de ma part. Mon oncle youlut que je portasse à Amathonte un jeune agneau qu'il avoit destiné à Vénus. Je ne pus qu'o-

Q

béir. Avant que de partir j'allai trouver *Témire*. Mes yeux étoient mouillés de larmes. A mesure que je la regardois, je sanglotois, & je ne pouvois lui parler. Elle jugea que j'étois accablé d'un violent chagrin. Elle se mit à pleurer avant de m'avoir fait aucune question, elle me demanda enfin ce que j'avois. Hélas ? lui dis-je, j'ai autant de douleur que tu m'inspires d'amour, je ne puis compa-
rer ce que je souffre qu'à ce que je sens. Chere *Témire* ; il faut que je te quitte, mon oncle m'envoye à Amathon-

te , je serai deux jours sans te voir. *Témire* tomba presque morte à mes pieds. Je m'empressai de la secourir , je coupai le lasset qui m'avoit jusqu'alors caché ses plus grands charmes. C'étoit la premiere fois que je voyois une gorge. Tout mon amour sembla passer dans mes yeux , j'oubliai l'état de *Témire* , je portai une main idolatre sur ce trésor délicieux , je crus sentir le feu du Ciel passer rapidement dans mes veines. Que je devins amoureux , que je trouvai de difference entre ce que je sentois & ce que j'avois

Qij

senti jusqu'alors! Ah! *Témire*?
Comment de si doux plaisirs
peuvent-ils être un crime?
Bientôt je distinguai le prin-
cipe des mouvements qui
m'agitoient, & bientôt je ne
fus plus le maître de respec-
ter *Témire*.

Elle reprit l'usage de ses
sens au moment que je per-
dois l'usage des miens. Elle
fit un cris épouvantable ; il
falloit que mon larcin blessât
plus que sa vertu ; il falloit
aussi qu'il me parût bien in-
nocent, puisque ce cris ne
m'intimida point.

Je perdis ma sécurité en

DE CITHERE. 189

perdant mes plaisirs. *Témire* étoit retombée dans son premier état. Je commençai à me reprocher ce que je venois de faire. Avoir profité du malheur de *Témire* pour me procurer un bonheur qu'elle regardoit comme un outrage, me parut une action indigne d'un véritable Amant. Mais je ne me reprochois que d'avoir préféré mon intérêt au sien, & de ne m'être occupé que de mon bonheur quand j'aurois dû ne m'occuper que de son état. Je ne pouvois m'imaginer que j'eusse réellement offensé *Témire*, &

190 LA TRENTAINE
qu'elle dût regarder comme
un crime le vol trop naturel
que je lui avois fait. Il est
vrai qu'elle m'avoit toujours
refusé ce que ma témérité
venoit de me procurer , &
que je lui avois promis de
n'employer jamais la violence
contre ses volontés; mais c'est
que je les avois toujours cru
plus respectables qu'elles ne
l'étoient ; le plaisir venoit d'é-
clairer l'erreur de ma préven-
tion , & j'espérois que *Témire*
trompée comme moi par de
faux principes , me pardonne-
roit aisément lorsqu'elle se-
roit désabusée.

Il s'en falloit bien que les sentimens de *Témire* pussent devenir conformes à mes espérances. J'éprouvai lorsqu'elle eut repris ses esprits, jusqu'où alloit sa colere, elle me lança un regard terrible, & sans me dire un seul mot, elle prit la fuite comme une jeune brebis pourroit faire devant un loup dévorant.

Ce regard fit sur moi une impression si singuliere, que je restai immobile sans songer même à la retenir. Le sentiment de mon innocence, qui malgré ma terreur, ne s'affaiblit pas un seul moment, me

192 LA TRENTAINE
rendit mon courage , & me
donna la force de la suivre.

Je l'avois perdue de vue ,
mais elle n'étoit pas allée
loin. Je la trouvai assise &
presque couchée derrière
une haie. Ses sanglots me la
firent découvrir. Oh ! *Témire* ,
m'écriai-je en me précipitant
à ses genoux , chère *Témire* ,
écoute-moi : je ne viens point
pour me justifier , je le pour-
rois peut-être , mais j'oublie
que je peux te paroître inna-
cent quand je te vois noisée
dans tes larmes. Je viens te
consoler , je viens m'unir à
toi pour partager ta peine , &
pleurer ma témérité. Je

Je ne me souviens plus de tout ce que je lui dis pour l'appaïser ; je ne pus jamais lui arracher un seul mot ; j'étois inconsolable , j'aurois aisément consenti à souffrir autant de tourmens pour la redoucir que j'avois pris de plaisir à l'offenser. Malgré l'excès de ma douleur , qui ne pouvoit lui paroître équivoque , je ne pus pendant plus d'une heure rien gagner sur son esprit.

Enfin à force de gémir & de l'importuner , je parvins à lui faire ouvrir la bouche ; mais quel arrêt foudroyant

R

194 LA TRENTAINE
étoit renfermé dans le peu de
mots qui en sortirent.

Tu m'as outragé, me dit-
elle fierement, évite à jamais
ma présence ; je sc̄ais hair
comme je sc̄ais aimer ; ce
n'est pas ton offense que je
considere, c'est ta lache tra-
hison. Tu me punis de mon
aveugle confiance, je ne dois
plus te regarder que comme
un ennemi cruel.

Elle m'échapa encore, &
j'étois si accablé de douleur,
que je n'eus pas la force de
l'en empêcher.

Une colere si marquée dans
un objet qui m'avoit tant ai-

me, me fit enfin juger que
j'étois plus coupable que je
ne me l'étois imaginé. Je vou-
lus respecter son courroux, &
je partis pour Amathonte
sans avoir cherché l'occasion
de me jettter une seconde fois
à ses pieds.

Mon voyage qui ne fut
que de deux jours, me parut
d'une longueur infinie. A mon
retour je mis mon esprit à la
torture pour trouver quelque
moyen de flétrir Témire en
la persuadant de l'excès de
mon désespoir, sans qu'il pa-
rut que mon dessein eut été
de l'en instruire.

R ij

J'en trouvai aisément plus de mille. Un Amant malheureux est si inventif ! Mais il ne me parut pas qu'aucun eut fait une certaine impression sur elle.

Témire m'avoit interdit sa présence ; mais je me flatois qu'elle ne me haissoit pas assez pour me faire un crime de tout.

Un jour que je scavois qu'elle se promenoit dans un bosquet que quelques jours auparavant nous préférions à tout autre, j'osai y porter mes pas.

Dès que son petit chien eut

apperçu le mien, il vint jouer avec lui. J'eus d'abord un plaisir extrême de voir l'effet de leur simpatie ; mais lorsque je vins à songer que ce qui m'y fesoit trouver des charmes étoit la mésintelligence qui regnoit entre *Témire* & moi ; je n'en sentis que mieux le malheur de lui avoir déplu.

Elle l'appella. Mais ce petit animal toujours docile à sa voix, sembla la méconnoître pour la première fois, comme s'il eut distingué l'injuste motif qui la rendoit si cruelle. *Témire* impatientée s'appro-

198 LA TREN T A I N E
cha pour le faire obéir. Je
voulus lui en épargner la
peine en me retirant. Ce pro-
cédé n'étoit pas équivoque
de la part d'un Amant qui de-
puis quelques jours, n'avoit
cherché qu'à se rétablir au-
près d'elle ; mais *Témire* qui
ne m'estimoit plus, voyoit
tout d'un œil empoisonné ; elle
crut que me flatant que son
chien suyroit le mien, je vou-
lois la conduire dans quel-
que lieu écarté, & s'appro-
chant de moi avec calere
elle me demanda quel étoit
mon dessein, & si j'avois juré
de la faire mourir de don-

ii A

leur. Hélas? lui répondis-je, la mort ne menace ici que moi; tu ne le scias que trop, cruelle, & ton dessein en me parlant ainsi, est moins de me faire un reproche injuste, que de jouir de mon désespoir.

Rien n'étoit si sincere que ce que je lui disois; le son de ma voix & mon trouble extrême en étoient une preuve certaine: malgré cela la cruelle ne craignit pas de me regarder avec le plus grand dédain. Je fus plus sensible à cette dernière cruauté que je ne l'avois été à toutes celles que j'avois déjà endurées.

RIV

200 LA TRENTAINE

Barbare *Témire* , m'écriai-je ,
puis-que malgré ma soumission
à tes volontés , le ciel
m'accorde la grace de pou-
voir te parler encore , souffre
que je profite d'un bonheur
innocent que je n'osois pas
même espérer.

J'étois à ses genoux , je les
tenois serrés dans mes mains ,
elle voulut s'éloigner , j'osai
me faire la violence de l'ar-
rêter. Tu veux ma mort , lui
dis-je , je ne m'oppose point à
ta volonté , & je ne te fais pas
un grand sacrifice en termi-
nant une vie que je dois dé-
tester ; mais daigne du moins

m'entendre pour la derniere fois. Te suis - je devenu si odieux que tu sois jalouse de la haine que je t'inspire ! Je sc̄ais que j'ai mérité ta cole-
re , mais ta haine ! ah , *Témire* ,
tu ne sc̄ais donc plus combien
tu m'as aimé ! Si ta flamme
étoit moins éteinte , tu sc̄au-
rois combien il doit m'être
affreux d'avoir perdu ta ten-
dresse , & tu me croirois trop
puni. Tu n'as jamais connu
mon cœur , tu le crois lâche
& perfide ? Hélas ! seroit-il
déchiré d'une douleur si
cruelle s'il t'avoit moins ai-
mée ! Le crime n'étoit pas

202 LA TRENTAINE
dans mon caractere , je n'ai
pu devenir coupable que par-
ce que j'étois trop amoureux.
Tu regardes comme un ou-
trage volontaire une action
qui n'est peut être criminelle
que parce que tu me l'avois
défendue. Je juge de ce que
j'ai fait par ce que j'ai senti.
Le crime ne peut être caché
sous le bonheur , & puisque
je suis devenu si heureux en
devenant téméraire , j'ose
croire que tu me juges avec
trop de rigueur. Ce n'est pas
pour me justifier que je te
parle ainsi ; crois-moi coupa-
ble tant que tu voudras : mais

n'accuse pas mon cœur de l'odieuse intention d'avoir voulu t'offenser.

Témire m'avoit écouté attentivement, & enchanté d'un premier succès que je n'avois pas espéré, je commençois à me flater que la générosité pourroit naître de l'attention. Vain espoir, elle ne me répondit que des choses dures, dont la conclusion fut qu'elle ne me pardonneroit jamais d'ayoir profité de son évanouissement pour lui faire un si sensible outrage.

Je voulus me percer le cœur à ses pieds, elle m'en

204 LA TRENTAINE
empêcha avec tant de promptitude, que je crus qu'elle n'avoit pas tout à fait cessé de m'aimer ; mais lorsque je voulus lui apprendre le jugement que je portois de son procédé, elle parut si fachée de l'espérance que j'en pouvois concevoir, que je ne la conservai pas longtems.

Depuis ce moment que l'excès de ma douleur rendit le plus malheureux de ma vie, *Témire* a toujours pris tant de soin de m'éviter, que je n'ai pas même pu avoir la consolation de lui faire le sacrifice de l'éviter moi-même.

J'ai tout tenté pour l'attendrir. Dernierement je passai la journée entière à parcourir tous les lieux où la cruelle me donnoit autrefois des rendez-vous. Je gravai partout les caractères de mon amour & de mon désespoir. Deux jours après j'y revins, & je trouvai tous ces caractères effacés.

J'aurois pu endurer toutes les rigueurs de *Témire*, pourvu qu'elle n'eut pas méprisé jusqu'aux preuves de mon repentir ; mais ne pouvoit plus rien faire pour elle ; être l'objet de son courroux, & ne

206 LA TRENTAINE
pouvoir pas même jouir de sa
colere ; ne conserver un mal-
heureux amour que pour es-
suyer de nouveaux mépris ,
une telle conduite épuise
tout mon courage , & je sens
que je serai bientôt contraint
à terminer des jours qui ne
peuvent plus être qu'un tissu
de nouveaux malheurs.

Tout m'accable & me dé-
sespere. D'un côté je sens que
puisque *Témire* a pu se résou-
dre à me traiter avec tant d'in-
humanité , je dois être beau-
coup plus coupable que je ne
me l'imagine ; de l'autre je
sens aussi qu'elle a du penser

que mon crime n'étoit que l'ouvrage de ma passion , & que puisque je n'ai jamais pu obtenir un seul regard favorable , c'est qu'elle n'a jamais eu pour moi une véritable tendresse. Ainsi , & de quelque côté que mes pensées puissent se tourner , je ne puis jamais voir dans *Temire* que la Maitresse la plus injuste , & dans moi que l'Amant le plus malheureux.

Delicat avoit écouté *Pharés* comme on écoute quelqu'un que l'on plaint , que l'on condamne , & à qui on est disposé à montrer de la bonté ,

208 LA TRENTAINE

Il l'interrompit, & lui tint ce discours où je me flatte qu'on trouvera que l'historien n'a pas dérogé à la noblesse du véritable amour.

Pharès, lui dit-il, je vous plains, & je vais vous parler en ami, car l'Amour est l'ami des Amants. La pitié que je vais vous montrer ne naît pas des maux que vous avez soufferts ; elle a sa source dans ceux que vous avez encore à souffrir, & qui sont d'une tout autre espèce que les maux ordinaires des Amants.

Témire a poussé trop loin le ressentiment de votre offense,

se, mais si elle vient un jour à l'oublier, combien ne rougirez vous pas de lui avoir donné de si fortes raisons de l'oublier si tard ! Vous sentirez alors toute l'horreur du crime que malgré votre repentir je vois que vous vous déguisés encore. Avant votre brouillerie avec *Temire*, l'Amour n'étoit pour vous qu'un plaisir ; tout ce que vous sentiez, tout ce que vous faisiez pour elle, tout ce qu'elle fairoit pour vous, avoit sa source dans la seule simpatie ; vous jouissiez pleinement de vos sentimens, vous borniez votre

210 LATRENTAINE
reconnoissance aux preuves
de votre bonheur, & pourvu
qu'elle vous scut heureux,
vous croyiez vous être assez
acquité envers elle. Que vo-
tre situation est changée ! dès
qu'elle vous aura pardonné,
vous connoîtrez toute l'éten-
due de votre trahison. Tou-
tes les preuves que vous re-
cevrez de sa générosité, se-
ront autant de liens par les-
quels vous sentirez que la re-
connoissance vous enchaînera
à elle, & la reconnaissance n'est
plus qu'un tribut, lorsqu'elle
naît du repentir : vous ne ver-
rez plus dans *Témire* qu'une A-
mante généreuse, dont vous ne

voustrouverez plusdigne; vous vous imposerez autant de devoirs que vous obtiendrez de preuves de son amour , & vous ne parviendrez à vous flater du retour de son cœur que lorsqu'après avoir tout épuisé pour le mériter , vous aurez contracté la cruelle habitude de vous en croire indigne.

Tel est le sort auquel vous devez vous attendre , & je ne puis me dispenser de vous le dire , tel est le sort que vous avez mérité. Car enfin comment avez vous pu vous résoudre à rendre *Témire* la victime

Sij

212 LA TRENTAINE
d'une violence dont il n'y a
peut-être pas d'exemple ? On
a vu des Amans qui désespe-
rés des rigueurs de leurs Maî-
tresses, osoient après les plus
vives instances, s'affirmer la
récompense de leurs longues
épreuves. On en a vu qui per-
suadés avec raison du peu de
sincérité de la vertu qu'on
leur opposoit, osoient braver
des obstacles qui méritoient
leurs mépris. Mais vous n'é-
tiez avec *Témire* dans aucune
de ces situations ; vous aviez
fort peu éprouvé sa rigueur,
& vous ne doutiez pas de sa
sagesse. Ignoriez-vous qu'en

amour il n'est point de récompense qui vaille le plaisir d'en mériter, & qu'un Amant devient toujours plus heureux par de nobles sacrifices que par d'injustes plaisirs.... Mais je vous épargne des reproches trop humilians ; vous avoir éclairé, c'est vous avoir assez puni. *Témire* va paroître devant moi, laissez-moi seul avec elle, vous ne la reverrez que généreuse ; mais ne cessez jamais de mériter mes bienfaits & les siens.

Pharès sortit aussi confus que reconnoissant. Il rencontra *Témire* à la porte du Tem-

214 LA TRENTAINE
ple, & à peine osa-t-il lever
les yeux sur elle.

Venez, lui dit *Délicat*, ô
la plus aimable des Maitref-
ses ; venez recevoir des mains
de l'Amour un gage précieux
de sa prédilection.

Il la prit alors par la main,
& la fit placer devant lui.
Si pour prix de tant de doux
plaisirs que l'Amour vous a
généreusement procurés, lui
dit-il, il vous demandoit au-
jourd'hui une seule grace, l'a-
lui refuseriez vous ?

Je n'en ai aucune à lui ac-
corder, répondit-elle mode-
stement ; si j'en avois je me

trouverois si heureuse que je
croirois tenir de lui un nou-
veau bienfait plus grand que
tous ceux dont il m'a com-
blée.

Eh bien, reprit *Delicat*,
c'est la grace de votre Amant
qu'il vous demande. De
Phares, s'écria-t-elle.... Oui
de *Phares*, poursuivit-il; vous
ne vous attendiez pas à voir
l'Amour le protecteur d'un
Amant dont vous croyez
avoir tant à vous plaindre ! Il
est pourtant certain que vous
lui feriez une peine extrême,
si vous lui refusiez le pardon
que je vous demande pou

Iui. Je vous le demande à titre de grace ; ce n'est pas abuser de la reconnoissance que vous lui devez ; car enfin vous avez jugé *Phares* avec trop de sévérité. Je ne prétends pas le justifier ; il a des torts trop réels & qui se font assez sentir d'eux-même. Mais croyez-vous que votre vengeance soit bien innocente ? Vous seriez-vous vengée plus rigoureusement d'un ennemi ? Vous avez envisagé sa trahison comme le procédé d'une ame lache , il y a peut-être plus d'injustice dans votre jugement que dans sa témérité ; car

car enfin ayant ce malheu-
reux moment, *Phares* ne vous
avoit donné aucune sorte de
raison de vous plaindre de lui;
la délicatesse avoit marqué
tous les mouvements de son
cœur. On ne passe pas si subi-
tement de la délicatesse au
crime. *Phares* vous respectoit
autant qu'il vous aimoit ; il
vous a offensée parce qu'il
vous estimoit trop pour espé-
rer de vous séduire. Tout ce
qu'il a fait depuis, pour vous
flechir, suffisoit pour détruire
votre cruelle prévention; ce-
pendant vous lui avez refusé
jusqu'à la satisfaction de vous

T

montrer son vif repentir. J'ai vu avec douleur votre inflexibilité, parce que je ne jugeois pas comme vous de vos motifs. Vous croyez devoir tout sacrifier à votre vertu, & moi je pense au contraire, que lorsqu'on aime bien, on ne doit plus regarder le sacrifice de sa vertu que comme le premier gage de son amour. Il est vrai que *Phares* devoit mériter ce sacrifice en ne cessant de vous le demander, mais il n'espéroit pas de le mériter jamais ; vous lui aviez défendu d'y prétendre, il se flatoit que vous ignoriez

sa témérité ; combien de titres n'avoit-il pas pour obtenir un peu d'indulgence , & comment se peut-il que vous n'ayez voulu écouter que votre ressentiment ? Je pourrois ajouter que votre intérêt exige que vous preniez des sentimens plus tendres , que vous aimiez toujours Pharès autant que vous l'avez aimé , que désespéré de votre injuste rigueur , il peut enfin chercher une consolation ou dans la mort , ou dans le cœur d'une autre Maîtresse , & que s'il venoit à se porter à une de ces deux extrémités , vous de-

T ij

viendriez plus malheureuse que vous n'avez voulu qu'il le devint lui-même ; mais ce seroit devoir le succès de mes représentations à votre intérêt propre, & je ne veux le devoir qu'à votre raison & à votre générosité. Je vous demande une grace, & je ne vous donne pas un conseil.

La voix de l'Amour est l'oracle des cœurs sensibles. *Témire* plus portée à obéir qu'elle ne l'avoit cru, ne répondit que par un soupir. *Pharés* parut par l'ordre du Ministre. Ils ne se dirent rien, mais ils se regarderent, & dans leurs re-

gards ils virent l'un & l'autre tout ce qu'ils avoient souffert, & tout ce qu'ils sentoient.

On ne rapporte pas toutes les déclarations qui furent ce jour-là ou les jours suivans, portées aux Tribunaux de l'Amour. Un récit trop fidèle entraîneroit des répétitions, & une ennuyeuse monotonie. L'on croit plus raisonnable de passer à des événemens plus importans.

Les nouvelles fonctions que les Ministres de l'Amour exerçoient à Cithere, leur firent des envieux. D'audacieux

222 LA TRENTAINE
mortels formerent le projet
de les déposséder.

Ceux - ci représentoient
l'Amour comme un Dieu de
bonté dont les loix prises
dans la nature étoient de pu-
res leçons de sentiment , &
concouroient au bonheur de
l'Univers. Il est vrai qu'ils lui
prêtoient une indulgence ex-
trême , mais la faiblesse hu-
maine demandoit peut - être
qu'ils ne fussent pas plus ri-
gidés.

Leurs envieux pour s'établir
avantageusement , prirent la
route opposée ; annégerent
la vérité de leur Mise en pa-

la plus grande austérité, déclamerent ouvertement contre les vrais Ministres, les accusèrent de corruption & de mauvaise foi, éclaterent en menaces & en injures contre eux, les livrèrent dans leurs discours publics à la vengeance du Dieu dont ils prétendaient qu'ils souilloient le Temple & les Tribunaux par leur morale relâchée, & voulant représenter l'Amour comme un Dieu insinuément tendre, constant & délicat, ne l'offrirent en effet que comme un Tyrان soupçonneux, ennemi des plaisirs,

224 LA TRENTAINE
jaloux de la moindre faveur,
ne souffrant que le seul sen-
timent , & le voulant si pur
qu'un simple désir étoit un
crime dans une Maîtresse &
un outrage dans un Amant.

Une morale si ridicule ne
méritoit que le mépris , &
il fut le premier effet qu'elle
produisit ; mais ceux qui l'af-
fichoient déliés & intrépides
ne se découragerent pas. Ils
formoient par le ridicule mê-
me de leur imposture un
spectacle nouveau , & ils sça-
voient combien la nouveauté
accrédite ce que le sens com-
mun doit condamner. Insen-

fablement ils se firent un parti, & à force d'oser, de se déguiser, de se retourner, de crier, ils persuaderent enfin à la multitude imbécile & volage qu'ils étoient les vrais Ministres de l'Amour.

Les gens sensés, juges naturels de tout Ministre ou Législateur, saisirent aisément le motif secret de cette odieuse usurpation. Ils firent éclater leur indignation. Les jolies femmes plus timides, mais aussi courageuses, se joignirent à eux lorsqu'elles se virent appuyées, & quoi qu'un certain préjugé de

226 LA TRENTAINE
gloire semblât les contraindre
à paroître défendre les dra-
peaux de l'Amour métaphi-
sique, elles eurent la noble
fermeté de rester fidèles au
véritable Amour.

Il ne resta donc aux usur-
pateurs que ces monstres mé-
prisés, indignes du beau nom
de femme, sur les traits des-
quels l'abus du plaisir a gravé
lennui, l'envie & la décri-
pitude, & que le désespoir de
n'être plus aimables a rendu
bégueules & hypocrites.
Cirénis se mit audacieuse-
ment à leur tête, Cirénis âgée
de soixante & quinze ans,

notée par son impudiceté en-
core plus que par son dés-
honneur, & qui bravant les
loix du tendre Amour, respi-
rant la débauche, & ignorant
le remors, n'étoit venue à
Cithere que pour se plaindre
au Dieu qu'elle outrageoit de
l'infidélité de son Esclave.

Les deux partis eurent
bientôt un nom qu'on leur
 donna. L'un fut appellé la
 secte des *Naturels*. L'autre
 la secte des *Enthousiastes*.

Ces derniers eurent bientôt
 comme les autres, des
 Tribunaux de repentir & des
 Tribunaux de dispense.

228 LA TRENTAINE

Les *Naturels* virent avec
fureur une rivalité si com-
plete. Jusques-là ils s'étoient
bien conduits. Persuadés que
le sentiment & la raison af-
suroient leur gloire, ils n'a-
voient opposé que le mépris
& le zéle aux traits qu'on leur
avoit lancé. Leur vanité bles-
fée leur exagéra le coup af-
freux dont ils se croyoient
menacés, & dès-lors les res-
fourceés les plus violentes
leur parurent les plus raison-
nables.

Opposés en tout à leurs ri-
vaux, ils ajouterent encore
& mirent le comble au com-
traste.

Tous les plaisirs étoient interdits par les uns. Tous les plaisirs furent alors permis par les autres. Les vrais Amans abuserent de ce relâchement , même en l'interprétant. Les femmes surtout soupiroient après la fin du Carême , moins peut- être par le desir de jouir , que par le desir d'accorder & de s'assurer la foi de leurs Amans. Il ne leur falloit qu'un prétexte , elles saisirent celui qui leur étoit offert , & deux jours après on ne vit plus dans Cithere que des Coquettes & des femmes gaillardes.

230 LA TRENTAINE

Les extrémités se touchent toujours dans les affaires de parti. Les *Naturels* à force de se montrer indulgents eurent bientôt corrompu la Nature ; les *Enthousiastes* à force de se rendre sévères, l'eurent bien-tôt révoltée. On vit clairement que la jalouse fureur de dominer étoit l'unique motif des deux sectes, & l'on ne tint plus à l'une ou à l'autre que par vanité.

L'ardente *Messala* demanda une dispense à un *Naturel*. Votre morale me plaît, lui dit-elle, je vois que vous connoissez la Nature, & par raison plus que par intérêt,

je veux vous rester fidèle.
J'ai besoin aujourd'hui d'une dispense ; je péris d'ennui & d'agitation, mon sang bouillonne dans mes veines, je ne dors point, je me réveille cent fois pendant la nuit croyant tenir mon Amant dans mes bras, & mon illusion dissipée se change en un feu dévorant ; je n'ai pas trois jours à vivre, si vous n'avez pitié de moi.

Eh bien, Madame, lui répondit le *Naturel*, il faut recourir au remede ; l'Amour n'est point un Dieu d'injustice & de cruauté. Vous êtes justifiée par vos besoins,

Le même jour, la tendre & vertueuse *Elmire* demanda à un *Enthousiaste* qu'il adoucit en sa faveur l'austérité des loix de l'Amour. L'intérêt personnel ne me fait point agir, lui dit-elle, & je n'aspire pas même à une grande faveur. Depuis le commencement du Carême je refuse tout à mon Amant, le plaisir lui est nécessaire, & par là je suis en danger de me voir sacrifiée à une coquette qui met tout en usage pour me l'enlever. Un regard tendre le rameneroit, souffrez que je cesse de le refuser à

ma cruelle situation.

Comment donc , s'écria l'*Enthousiaste* , vous pouvez songer aux plaisirs dans un temps de repentir & de privation ? Ce ne sont que de simples consolations que je demande , répondit modestement *Elmire* ; des consolations , Madame , des consolations ! Ne voyez vous pas que le vice vous abuse & vous séduit. Qu'a de si cruelle votre situation pour justifier une horrible infidélité à la loi ? Si votre Amant est si facile à séduire , il ne mérite pas d'être regretté , & dès lors

V

234 LA TRENTAINE
acheter son retour par une
faiblesse, ce seroit l'acheter
par un crime. J'aurois cru,
reprit *Elmine* un peu choquée,
qu'une faiblesse étoit une
vertu quand elle assuroit la
fidélité d'un Amant. Sophis-
me méprisable, répondit-il,
& qui ne peut prendre sa
source qu'à dans le libertinage
des esprits ! Ne voyez ! anobis
Elmine perdit patience en
se voyant si indignement reçu
voyée. J'ai cru, lui dit-elle,
m'adresser à un conseilleur,
le Tyrان perce sous l'habit
du Ministre ! L'erreur
fait place au dépit, je vais en
méprisant vos maximes, ren-

dre au véritable Amour un cœur que votre audacieuse hypocrisie alloit lui arracher.

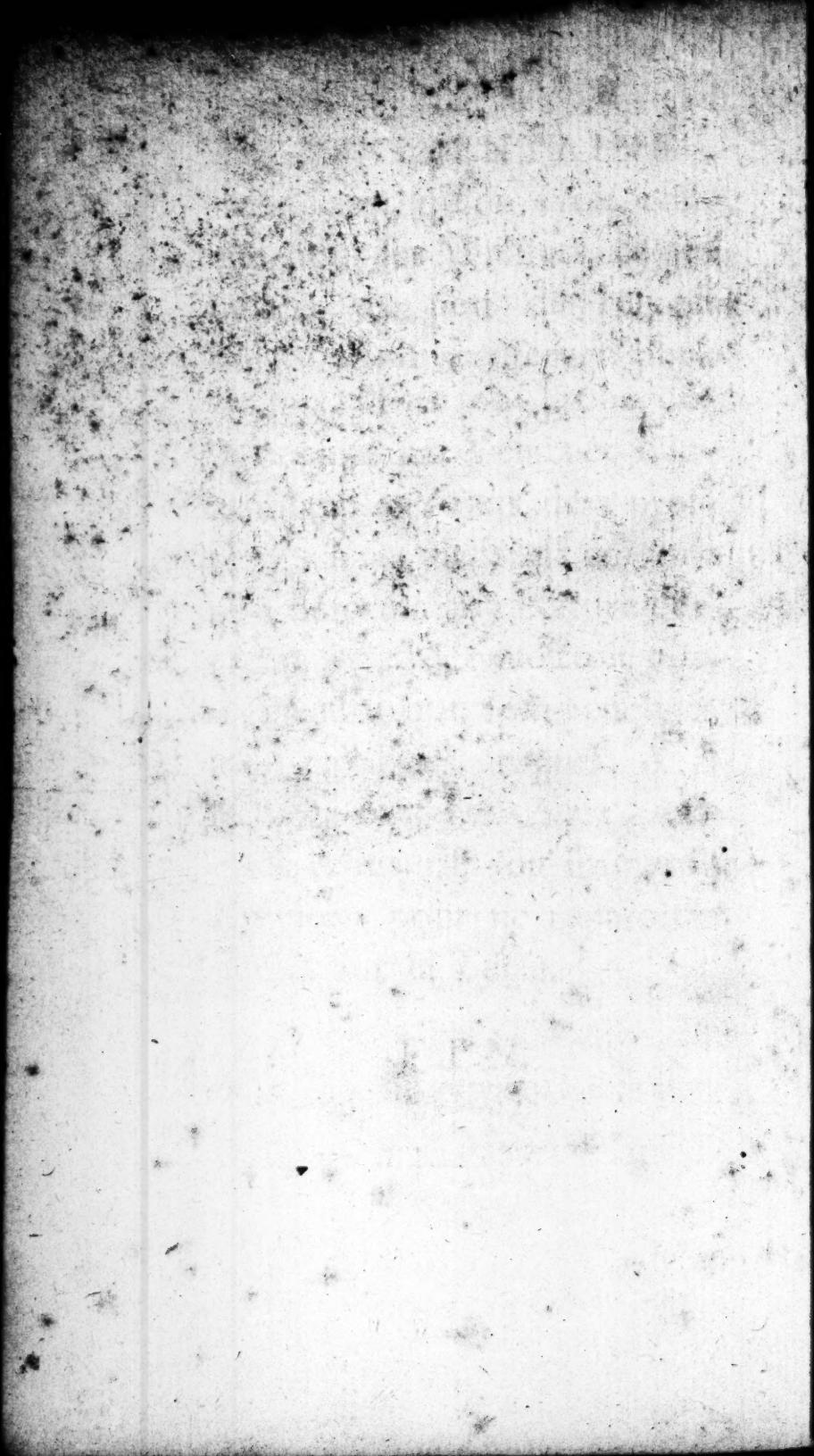
Des excès aussi outrés révolterent insensiblement les deux partis. L'esprit de cabale céda la place à l'Amour propre raisonné. On eût honte de se laisser diriger dans la voie du bonheur par des gens scandaleusement divisés & dont les différens systèmes en éloignoient également. Chacun se retira plein de mépris & de colère.

Lorsque l'Amour revint dans son Temple pour y dispenser ses faveurs, il n'y trouva plus que des marques

236 LA TRENTAINE
de la haine qu'on avoit con-
çue pour ses Ministres, & des
indices du peu de respect
qu'on alloit conserver pour
ses loix. Il vit son Trône dé-
jà occupé par Vénus & d'in-
nombrables sujets déjà pro-
ternés à ses pieds. Il comprit
que désormais la Nature cor-
rompue ne reconnoîtroit plus
d'autre loi que son penchant
à de criminels progrès, & il
se retira dans les Cieux, uni-
ques restes de son immense
Empire, pour ne reparoître
jamais sur la Terre.

FIN.





7